IMAGES



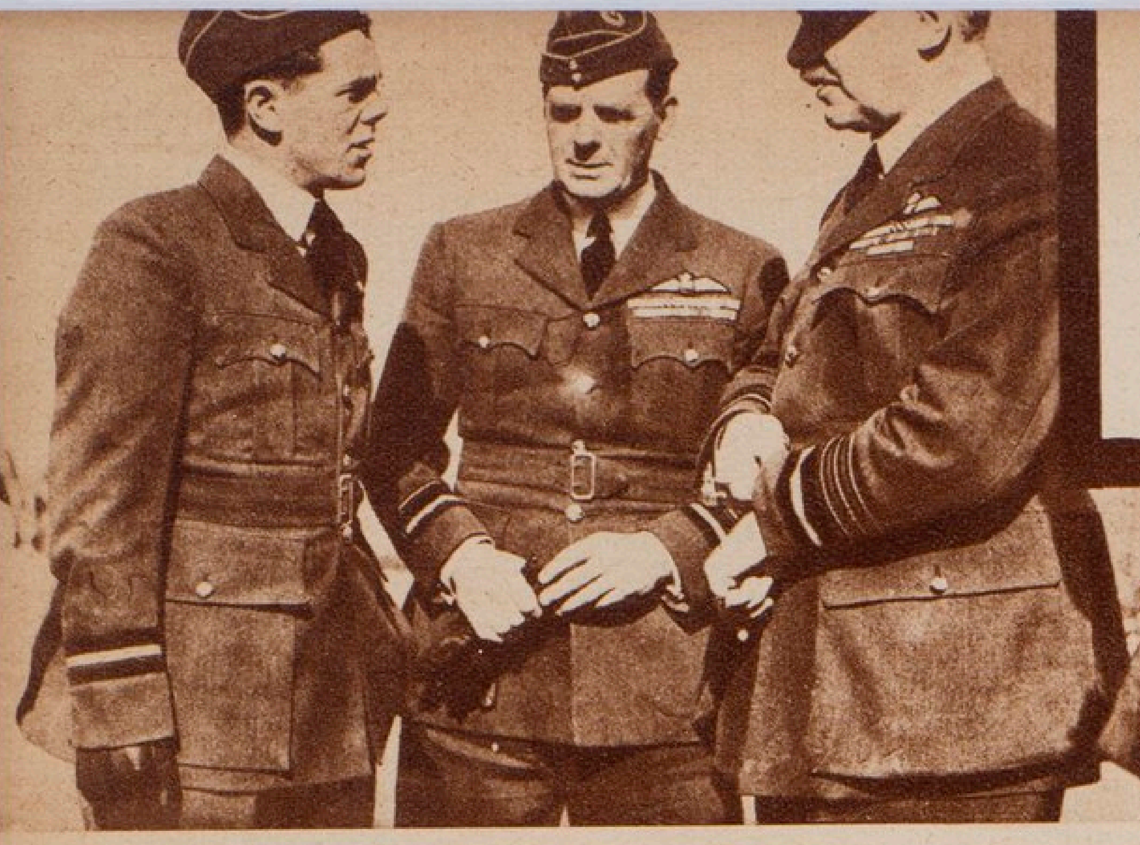
SCARLETT O'HARA AU CAIRE

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

25 millièmes

No. 721 — LE CAIRE (EGYPTE)
4 JUILLET 1943

PERSONNALITES
de la semaine



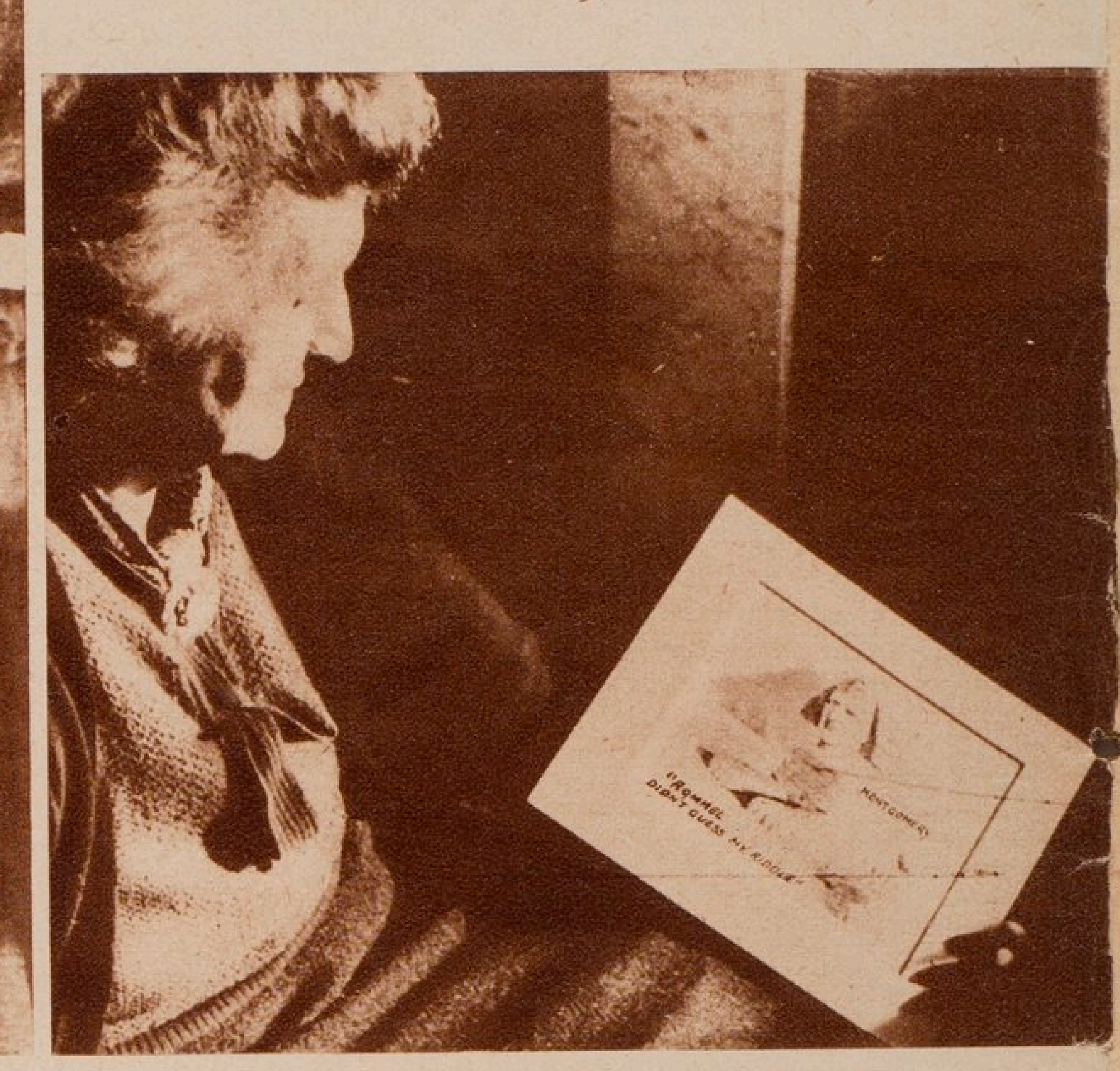
SIR ARTHUR HARRIS VISITE SES BOMBARDIERS

L'Air Chief Marshal Sir Arthur Harris, commandant en chef de l'aviation de bombardement britannique, a récemment visité des aérodromes situés dans le nord de l'Angleterre et a conversé avec plusieurs officiers et membres d'équipage.

CRIPPS DANS UNE FORTERESSE VOLANTE

Sir Stafford Cripps, ministre de la production aéronautique de Grande-Bretagne, a visité récemment un aérodrome américain établi en Angleterre. Le voici à bord d'une Forteresse Volante examinant avec attention un des canons de l'appareil géant.





CLARK GABLE BOMBARDE LES ALLEMANDS...

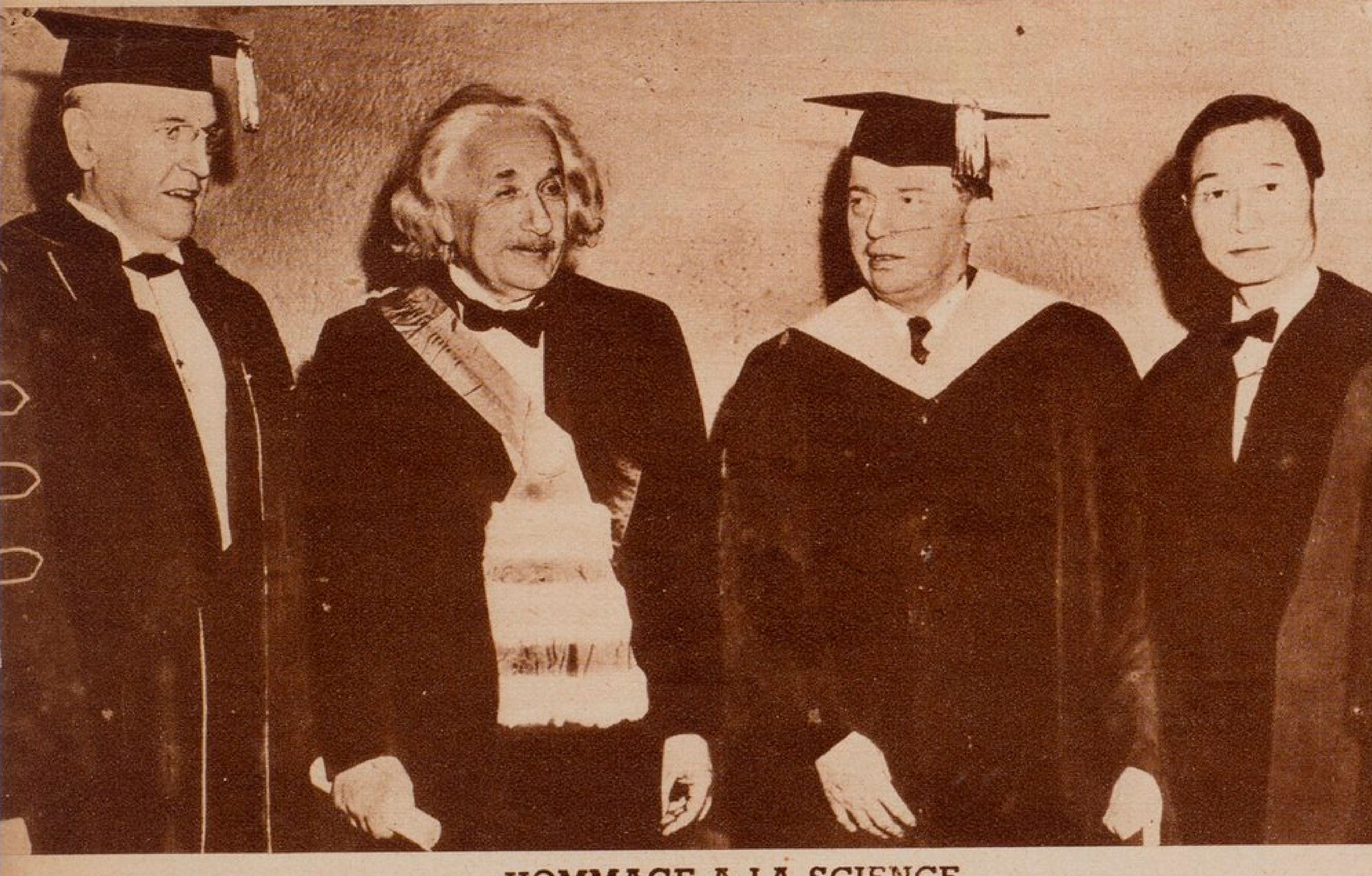
...mais cela n'est pas dans un film de cinéma, mais bel et bien dans l'aviation de l'armée des Etats-Unis en Angleterre. Clark Gable, ainsi qu'on le voit, n'a rien perdu de sa belle forme ni de sa bonne humeur et il saura lâcher ses bombes sur les territoires ennemis à bon escient.

LE GÉNÉRAL VON ARNIM EN ANGLETERRE

Le général von Arnim, qui commandait les forces de l'Axe en Afrique du Nord et qui fut fait prisonnier peu de temps après l'occupation de Tunis et de Bizerte, descend de l'avion qui l'a amené en Angleterre comme prisonnier de guerre. La tentative d'invasion de la vallée du Nil est déjà de l'histoire ancienne...

UNE MÈRE QUI A DES DROITS D'ÊTRE FIÈRE...

Il s'agit de la mère du général Montgomery qui, dans sa maison d'Irlande, examine une caricature envoyée par son fils et qui le représente en Sphinx avec la mention suivante qui ne manque pas de sel : « Rommel n'a pas pu deviner mon énigme ». Montgomery réservera d'autres énigmes à l'Axe.



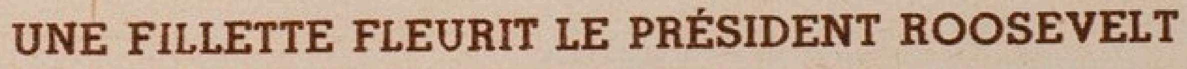
HOMMAGE A LA SCIENCE

Le célèbre philosophe et mathématicien Albert Einstein, au cours d'une cérémonie organisée au Carnegie Hall, à New-York, pour célébrer le 400ème anniversaire de la mort du grand astronome polonais, Nicolas Copernic. Au cours de cette manifestation, plusieurs récompenses furent octroyées à neuf hommes de science américains pour des travaux de valeur sociale.



LE DUC ET LA DUCHESSE DE WINDSOR DANSENT

Au cours d'un bref séjour à New-York, le duc et la duchesse de Windsor ont pris part à une « party » organisée à New-York par le « Women Military Service Club ». Le duc danse avec un jeune membre de la marine tandis que la duchesse a pour partenaire un capitaine des forces aériennes des Etats-Unis. Le couple princier a regagné, depuis, les Bahamas.



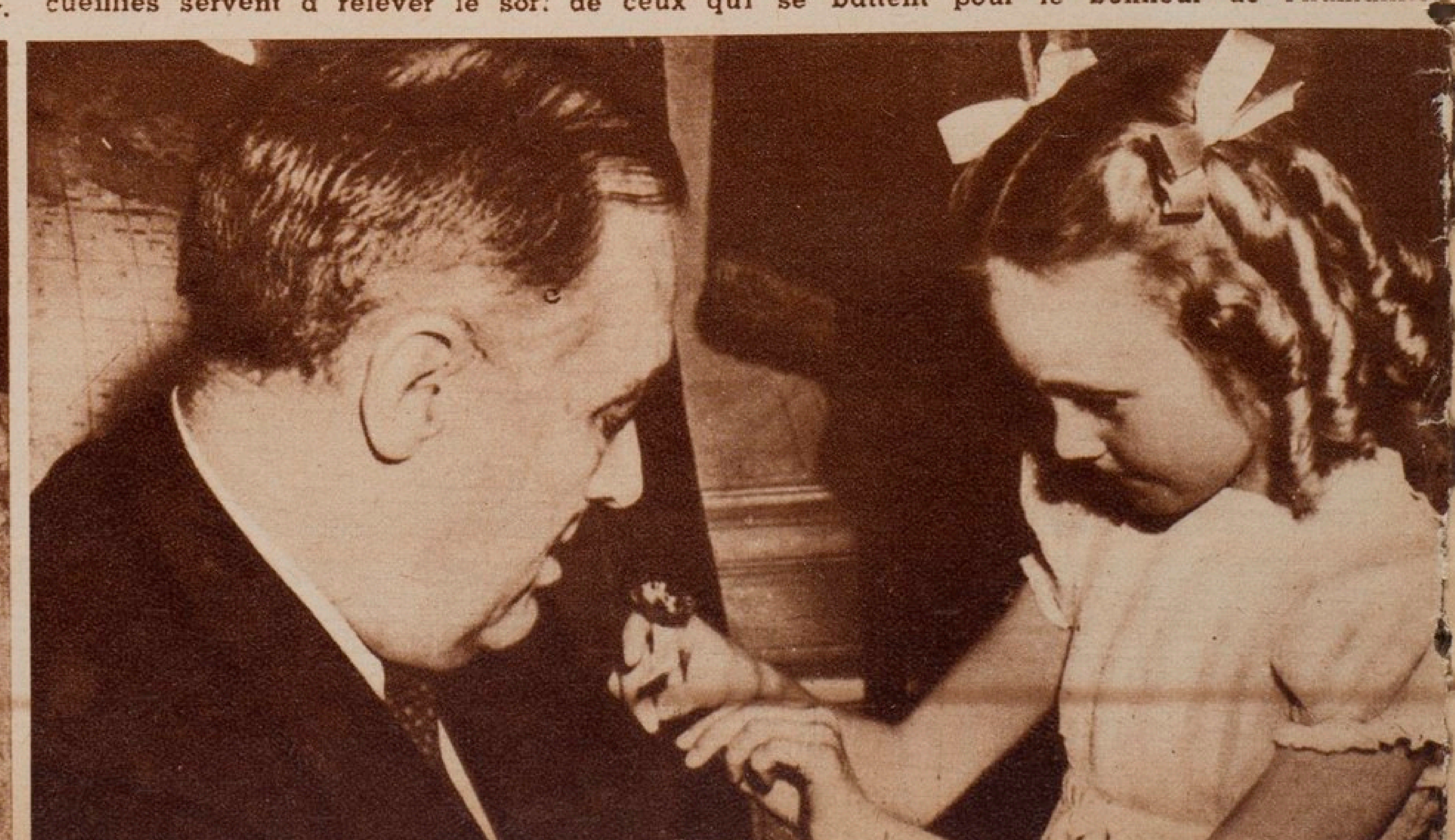
LE PRÉSIDENT BÉNÈS DISCUTE AVEC DES HOMMES D'ÉTAT AMÉRICAINS

De passage à Washington, où il a eu plusieurs conférences avec le président Roosevelt, le président Bénès, chef du gouvernement tchécoslovaque, discute avec quelques hommes d'Etat américains. De gauche à droite : le sénateur Tom Connally, président du comité des Affaires Etrangères du Sénat, le vice-président des Etats-Unis, Wallace, et le sénateur Charles Mac Nary.

UNE FILLETTE FLEURIT LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

Une jeune orpheline, âgée de sept ans, épingle un coquelicot à la boutonnière du président Roosevelt, à l'occasion d'une vente organisée au profit des œuvres de guerre. Nombre de manifestations au profit des œuvres de guerre sont organisées aux Etats-Unis. Les sommes recueillies servent à relever le sort de ceux qui se battent pour le bonheur de l'humanité.





L'ECRAN DE LA SEMAINE

CONFUSION DE L'ENNEMI

La révolution introduite dans la guerre par l'avion et la supériorité des Alliés dans ce domaine permettent de considérer une bonne partie du continent européen en quelque sorte comme déjà envahie.

Auparavant, les armées progressaient en déplaçant soigneusement leur artillerie d'une position à l'autre et en bombardant systématiquement les positions ennemies. Mais la profondeur de leur bombardement était extrêmement limitée. Aujourd'hui, les principaux bombardements sont aériens ; on a vu quels terribles dégâts ils ont pu causer à Pantellaria et aux autres îles du détroit de Sicile. Si la prise de la Crète par des forces terrestres descendues des airs a été, au point de vue stratégique, une des grandes innovations de cette guerre, celle de Pantellaria par les bombardements aériens est un événement non moins important. A Pantellaria, le trait essentiel est que l'avion a pu réduire au silence des batteries solidement installées. Cependant, un élément qui demeure inconnu est la question de savoir le temps et la quantité de bombes nécessaires à la destruction des batteries terrestres. Ces points sont actuellement sous examen.

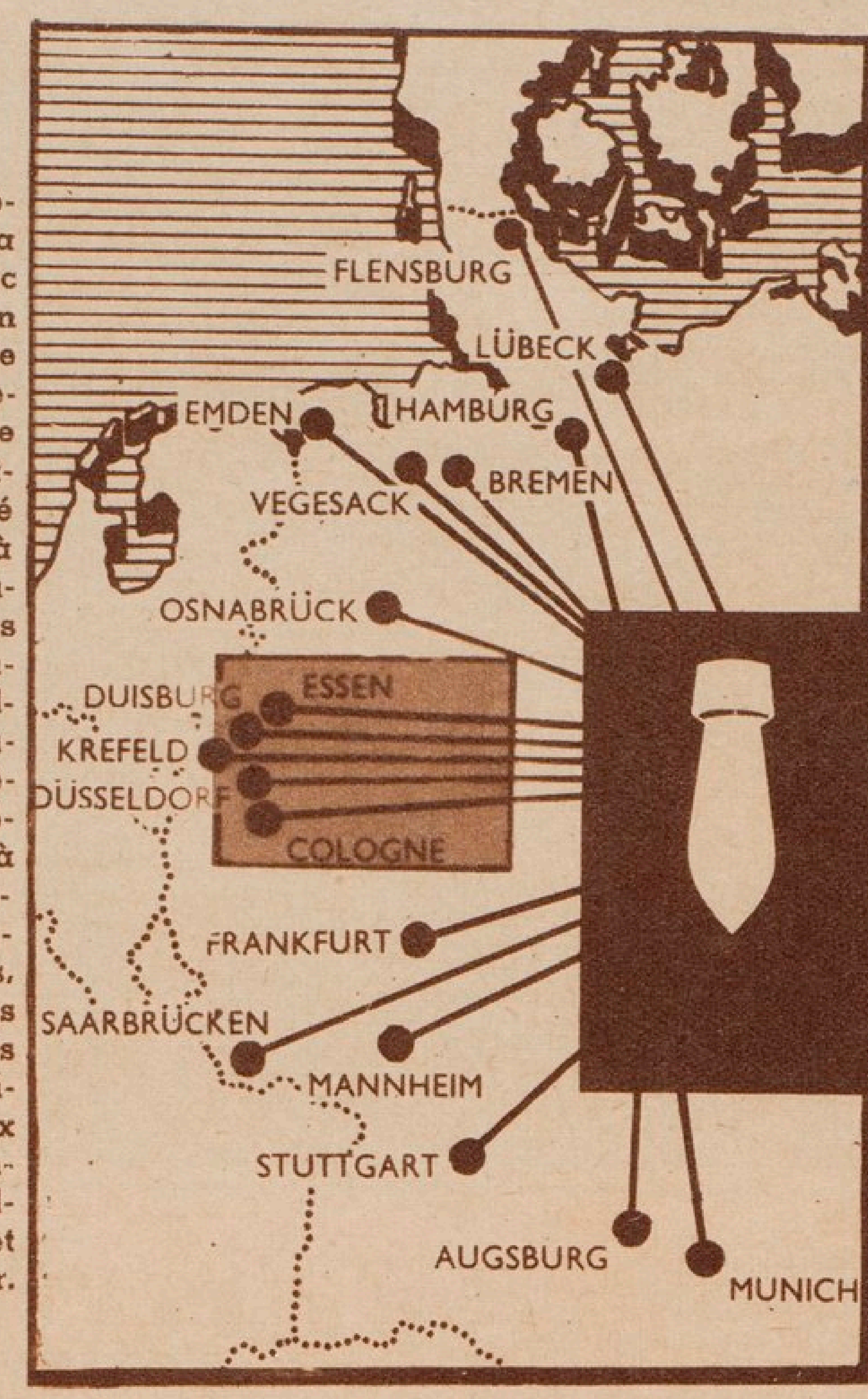
L'on ne peut donc éluder le fait que nous approchons rapidement du jour où le bombardier pourra dominer le canon installé au sol : cela est un événement de la plus grande importance. Dans le déroulement d'une opération d'invasion, les batteries côtières pourraient décider de l'issue : bien qu'il y ait d'autres moyens de les attaquer, il serait extrêmement avantageux de les détruire par les bombes aériennes.

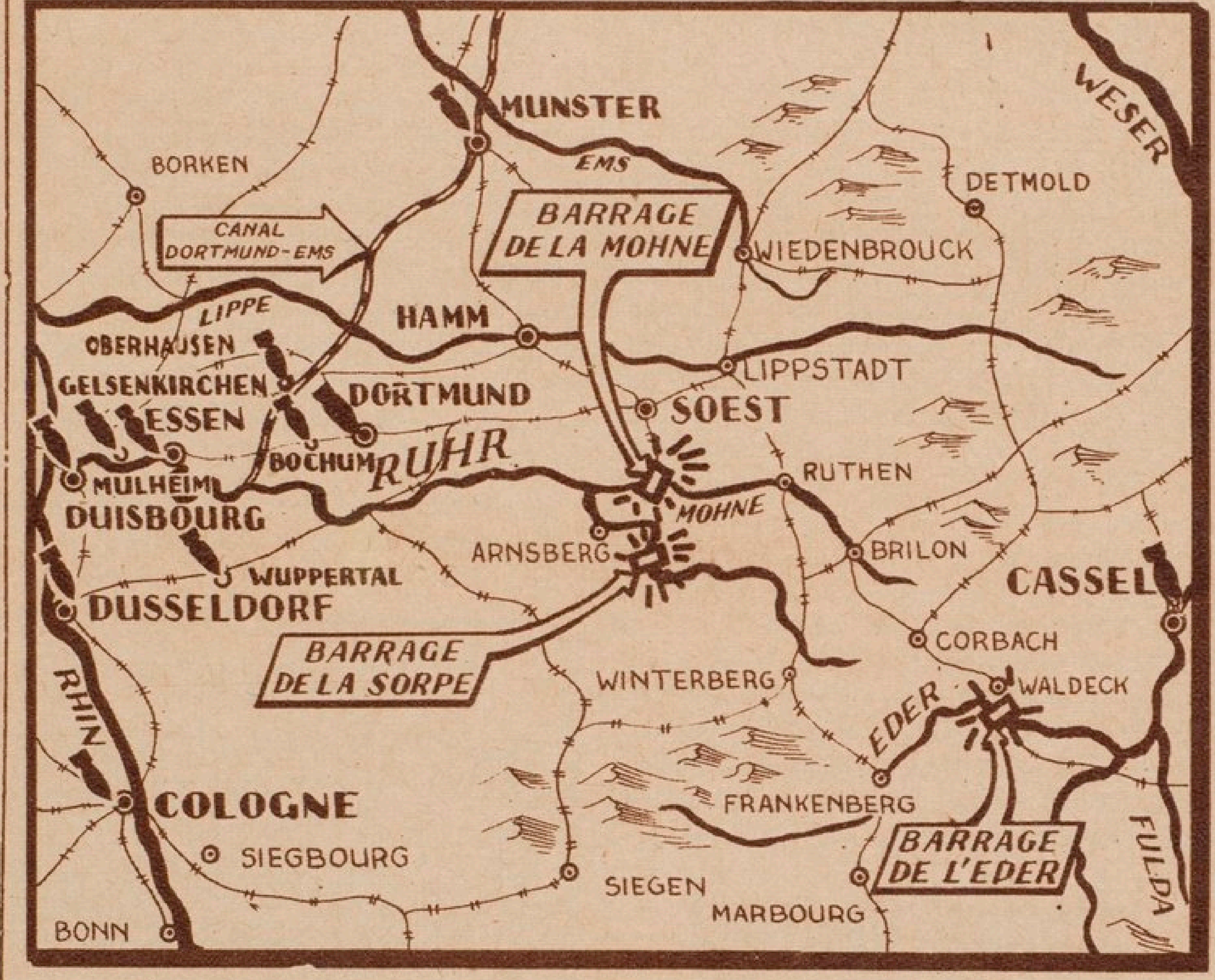
Le bombardement des airs est donc un des éléments essentiels de l'invasion dans la guerre moderne. Ce que l'artillerie peut faire contre des positions fixes, des avions peuvent le faire avec une plus grande efficacité et une plus grande économie. A présent, les avions alliés s'attaquent à la partie occidentale de la Sicile ; l'ennemi essaye d'y parer, ce qui n'est pas du tout à déplorer, car il vaut mieux pour les Alliés engager le combat aujourd'hui que le jour où leurs forces de terre commenceront les premières opérations de l'invasion. C'est cette incertitude quant aux intentions offensives des Alliés qui dicte à l'Axe sa prudence actuelle. Il n'a pas choisi la défensive ; il y a été contraint. Où un débarquement aura-t-il lieu ? Nous ne le savons pas ; l'Axe non plus. Mais, comme l'a dit M. Churchill, quelque chose se produira avant l'effeuillaison d'automne. Ce jour-là, les dés seront définitivement jetés.

Les Alliés ont tout intérêt à se préparer dans le secret et à confondre l'ennemi autant que possible.

BATAILLE de la Ruhr

Le martèlement des régions industrielles de la Ruhr se poursuit avec une intensité de plus en plus accrue. Rien que dans le courant de la semaine dernière, plus de 30.000 aviateurs des Nations Unies ont survolé l'Allemagne, donnant à ces raids le caractère d'une véritable bataille. Les dommages militaires causés sur les positions adverses sont tels qu'il aurait fallu, ainsi que le déclare le correspondant aéronautique de l'A.I.A. à Londres, pour des batailles terrestres devant aboutir aux mêmes résultats, sacrifier plus de 2 millions de vies humaines. Nos cartes représentent (ci-contre) les principaux points visés par les bombardements alliés en Allemagne occidentale et (ci-dessous) la Ruhr.





John Lewis

L'INSTIGATEUR DES GRÈVES



La grève des mines de charbon qui s'est produite aux Etats-Unis n'est pas d'origine politique. Comme d'habitude, le principal instigateur de la grève fut le Président du Comité d'Union des Mineurs Américains, John L. Lewis.

Agé de 62 ans, Lewis mène depuis 25 ans une lutte ininterrompue et farouche en faveur des mineurs. Solidement bâti, John L. Lewis a une tête ronde et massive.

Sa voix a des accents dramatiques, surtout quand il parle de la vie des mineurs, qu'il connaît à fond. Souvent il est pompeux et grandiloquent. En fait, c'est un ambitieux.

Il combattit la troisième réélection de Roosevelt après l'avoir appuyée durant la période du « New Deal ». Mais ses mineurs lui désobéirent et votèrent pour Roosevelt.

Le C.I.O., présidé par Lewis, englobe aujourd'hui près de 10 millions de travailleurs. Songe-t-il à créer un parti travailliste américain ? Il est permis d'en douter.

Lewis voudrait transformer son pays en une « démocratie industrielle » où le travail aurait son mot à dire. Il ne veut pas abolir le capitalisme, il veut le contrôler. Une loi spéciale devra être votée qui permette de dissoudre les compagnies récalcitrantes. Lewis veut que les travailleurs puissent exercer une pression efficace sur le Congrès et sur le Président des Etats-Unis.

Un grand publiciste américain a dit de lui : « John Lewis n'a aucune notion de la vie humaine dans son aspect spirituel et non pas matériel. Il ignore qu'au fond le problème économique entre dans le cadre des problèmes généraux de l'humanité. Il risque de devenir le chef d'une sorte de fascisme ouvrier qui aura réussi à sauver le capitalisme en lui donnant dans la vie américaine une base plus profonde. Ce grand homme peut avoir besoin d'être sauvé de lui-même. »

L'unité yougoslave

EST FAITE

Le nouveau cabinet yougoslave, présidé par M. Trifunovitch, s'est engagé à introduire effectivement, tout de suite après la guerre, une constitution fédérale démocratique sous la monarchie, sur la base d'une égalité politique, économique et sociale pour les Serbes, les Croates et les Slovènes. Ainsi se réaliserait durablement une unité politique que les circonstances historiques n'ont malheureusement pas favorisée jusqu'ici.

« Les Balkans en miniature, voilà ce qu'est la Yougoslavie. » Ces mots avaient été prononcés par Stepan Raditch, fondateur du parti paysan croate et chef de la lutte pour un Etat fédéré des Serbes, des Croates et des Slovènes. Ce que Raditch voulait dire, c'était que la Yougoslavie, comme les Balkans dans leur ensemble, représente une nation comprenant chaque type d'antagonisme national, géographique, économique, religieux et social. Née de la dernière guerre mondiale, la Yougoslavie était composée des anciens royaumes indépendants de la Serbie et du Monténégro, des anciennes provinces hongroises de Croatie, de Slovénie et de Viovodina, du territoire de Dalmatie et des provinces impériales austro-hongroises de Bosnie et de Herzégovine, chacune ayant sa propre histoire, différente de celle des autres.

Tous ces groupements ethniques appartiennent cependant à la même race slave. On ne peut donc pas dire que la diversité des éléments de la nation soit une entrave à l'unité yougoslave. En France, en Allemagne ou encore en Italie, l'unité nationale s'est faite définitivement à la faveur de conjonctures historiques favorables. Il n'en a pas été de même en Yougoslavie où les intrigues de certaines puissances étrangères révisionnistes ont dressé des obstacles à la fusion nationale.

En faisant un retour à l'histoire de France ou, pour prendre un exemple plus récent, à celle d'Allemagne, on retrouve les tendances particularistes, voire séparatistes de la Bretagne, par exemple, ou des principautés monarchiques de l'Allemagne avant la guerre de 1914. La soudure s'est accomplie petit à petit. Peut-être l'épreuve actuelle de la guerre est le creuset où les divers éléments de la nation yougoslave se fondront à tout jamais.

Doenitz

AURAIT-IL ÉCHOUÉ ?

Les dépêches parlent de mutineries dans la flotte sous-marine allemande et particulièrement de refus de prendre la mer. Qu'est-ce à dire ? Que le moral des matelots allemands a baissé au point qu'ils ne croient plus que leur pays puisse sortir intact de cette guerre, ou bien que la guerre sous-marine est devenue pour eux synonyme de suicide ?

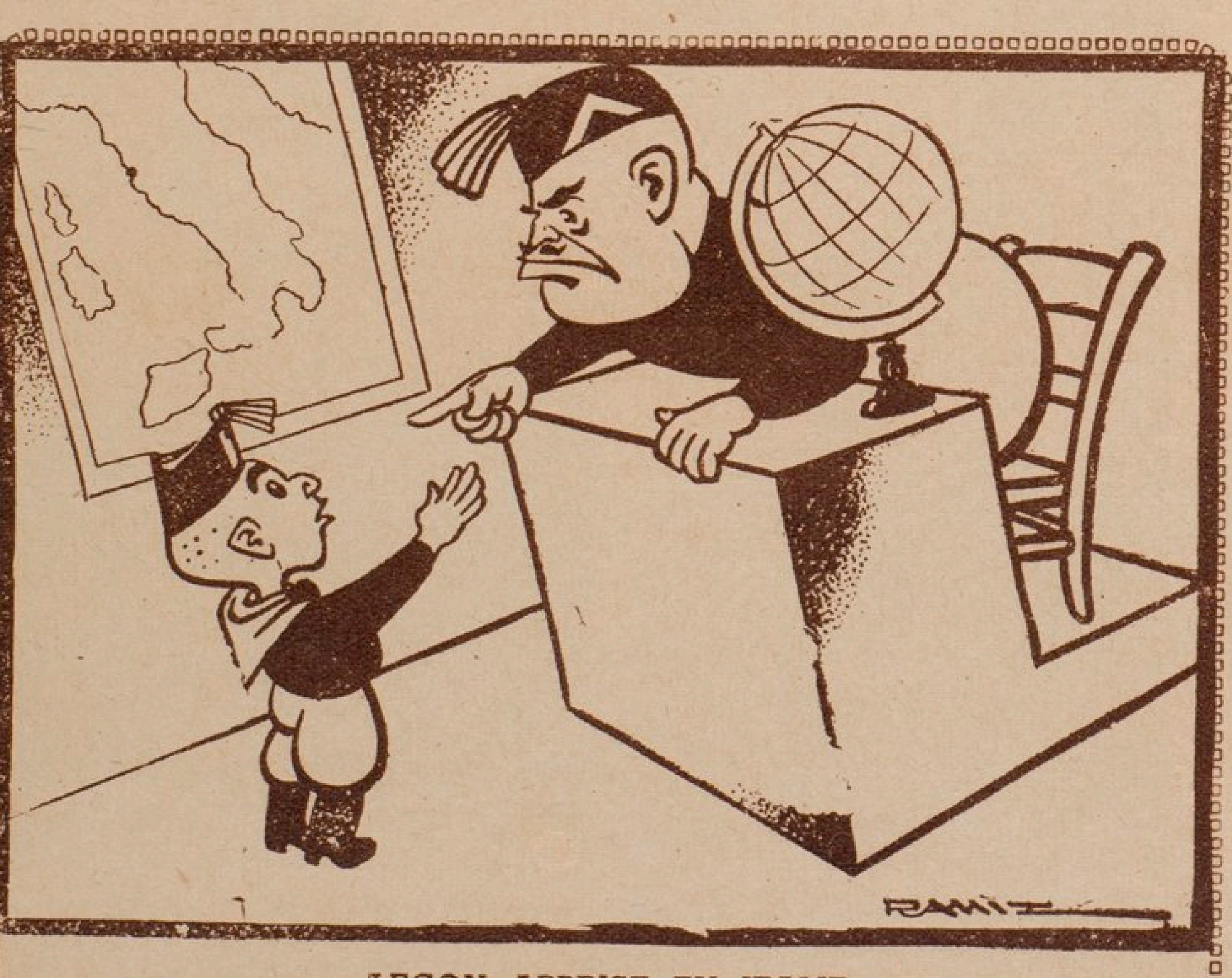
Il est un fait certain : c'est que la campagne sous-marine allemande ne cause plus aux marines alliées les pertes sérieuses des trois premières années de la guerre. Ainsi, les chiffres produits par l'Amirauté du Reich pour les trois premières semaines de mai sont de moins d'un quart de million de tonnes de bateaux coulés, ce qui, comme d'habitude, est exagéré. Pour la même période du mois d'avril, l'ennemi prétendait avoir atteint un demi-million de tonnes, et néanmoins le total revendiqué pour avril était le plus bas depuis le mois de janvier 1942. C'était le second mois de la soi-disant « offensive Doenitz ».

En 1942, l'ennemi proclamait avoir coulé un million de tonnes en mai.

La différence entre mai 1942 et mai 1943 est frappante. Les succès obtenus l'année dernière étaient dus au fait que nombre de sous-marins opéraient indépendamment du côté américain de l'Atlantique où la protection de la navigation n'était pas encore adéquate.

Quelque chose a donc changé. Est-ce chez l'ennemi ? Est-ce chez les Alliés ? Quelle est l'explication de l'échec relatif de la campagne sous-marine allemande ? La réponse est que les Nations Unies, n'étant pas préparées au début, sont maintenant passé maîtres dans l'art de protéger les convois. Le développement des unités d'escorte alliées a été un coup sévère pour l'ennemi et l'efficacité croissante de la couverture aérienne sur les routes maritimes a mis la touche finale à la campagne contre les pirates sous-marins.

Comme M. Alexander l'a révélé à la Chambre des Communes cette semaine, les Alliés détruisent maintenant cinq sous-marins pour chaque quatre submersibles qu'ils détruisaient il y a six mois. La moyenne de destruction qu'ils ont obtenue et maintenue est telle que la capacité de construction ennemie est gravement dépassée.



LEÇON APPRISE EN ITALIE
— Qu'est-ce qu'une île, petit ?
— Une île est une terre entourée de toutes parts par la flotte britannique, Monsieur.

(D'après une revue turque)



OU ?... QUAND ?... (The St. Louis Post-Dispatch)



GEORGE VI A MALTE

Après sa visite triomphale en Afrique du Nord, S.M. le Roi George VI fit un séjour à Malte qui fut marqué par de grandioses manifestations. A son arrivée, le souverain fut reçu par le vicomte Lord Gort, gouverneur de l'île, et, sur tout le parcours du cortère royal, la foule fit au roi des ovations d'un enthousiasme indescriptible. Ci-dessus : Debout à l'avant du destroyer, S.M. George VI salue le peuple maltais, massé sur les quais de la forteresse.

Une jeune Maltaise offre au souverain britannique un bouquet de fleurs, hommage de tous les habitants de Malte au roi. L'île héroïque garde un moral élevé.

Sur le parcours du cortège royal, le clergé fait au souverain des ovations enthousiastes. Partout une foule dense acclame le roi. Une liesse générale soulève les cœurs.

L'arrestation

DE WEYGAND

Les circonstances qui ont entouré le rappel d'Afrique du général Weygand — où il assumait le commandement des armées françaises — et celles de son arrestation viennent d'être révélées.

Il semble que Dr Bernard Meurel, médecin privé du maréchal Pétain, soit le premier responsable de cette arrestation.

Dr Meurel — qui est également le secrétaire particulier du maréchal — avait été chargé par Laval de faire une copie de toute lettre dictée ou reçue par le chef de l'Etat français.

Le Quisling français obtint ainsi la copie d'une lettre adressée d'Afrique dans laquelle Weygand avertissait Pétain que les nazis étaient fermement décidés à occuper le reste du territoire français et à mettre la main sur la flotte ancrée à Toulon. Il demandait ensuite l'autorisation de placer les forces sous ses ordres à la disposition des Nations Unies si les nazis franchissaient la frontière de la zone non occupée.

Laval s'empressa de remettre la lettre au colonel Otto Abetz. L'ambassadeur nazi se rendit aussitôt chez Pétain et lui demanda la destitution du général Weygand. Celui-ci fut rappelé d'Afrique, soi-disant pour consultations. Dès qu'il eut mis le pied en territoire français, l'ancien généralissime fut gardé étroitement à vue, et empêché d'exercer aucune sorte d'activité.

Quand la nouvelle du débarquement des forces anglo-américaines parvint à Vichy, Maxime Weygand quitta cette ville en auto avec l'intention d'atteindre Toulon et de s'envoler vers l'Afrique du Nord. Mais il fut reconnu à une quinzaine de kilomètres du port et mis en état d'arrestation.

Enfermé d'abord dans la forteresse de Kœnigstein — d'où s'évada le général Giraud — il fut transféré par la suite dans une prison de Constance, près de la frontière suisse.

Rappelons à cette occasion que le colonel Schutzmayer, commandant du fort de Kœnigstein, a comparu devant un tribunal militaire en Allemagne parce qu'il fut considéré comme le principal responsable de l'évasion de Giraud. Les juges le trouvèrent coupable d'une « négligence ayant entraîné de sérieuses répercussions politiques » et le condamnèrent à cinq mois d'emprisonnement.

Les routes

HOMICIDES

Les statistiques anglaises révèlent que le nombre des victimes du fait des accidents de circulation en Angleterre est plus élevé que les pertes de vies humaines dues à la guerre. Cela paraît paradoxal et c'est pourtant vrai. Comme l'a déclaré un jour M. Hoare-Belisha, en traitant ce grave problème, il faudrait mettre fin à « cet inutile sacrifice national ».

Durant les deux premières années de la guerre, il y eut 145.012 victimes dans les forces armées du Royaume-Uni, mais en une seule année (1942) le nombre des victimes sur les routes s'est élevé à 147.554. Dans le chiffre des victimes de la guerre, il faut considérer que le 30 pour cent des pertes comprend les prisonniers capturés par l'ennemi. Sur les routes, cependant, aucun prisonnier n'est pris ; les victimes sont des morts ou des blessés. C'est là un problème de vie ou de mort aussi grave que la guerre elle-même. La négligence peut entraîner, comme on le voit, des pertes plus sérieuses que l'héroïsme dans les combats. Un tel gaspillage de vies humaines devrait cesser.

« L'Angleterre, d'après les statistiques de vie, a souligné M. Hoare-Belisha, vieillit et devient moins active. Le courant de la vie doit être stimulé sous peine de voir les artères se durcir. Dans une génération, les 20 pour cent de la population britannique seront composés de personnes ayant plus de 60 ans. Cet état de choses, à moins qu'il ne soit enrayé, est synonyme d'extinction nationale. »

Pour y remédier, l'ancien ministre des Transports anglais, M. Hoare-Belisha, préconise la division et la séparation des routes carrossables suivant la vitesse à laquelle les véhicules peuvent rouler. La construction des trottoirs devra être considérée comme un des aspects essentiels de la question. Des pistes pour bicyclettes devront être tracées. Là où le trafic sera intense, il faudra aménager des jonctions surélevées destinées à l'alléger. Les routes devront être suffisamment et également éclairées lorsque les restrictions du black-out n'existeront plus. Les rues étroites devront être élargies. Ce programme de réforme montre que le black-out n'est pas le seul responsable du chiffre élevé des accidents sur les routes d'Angleterre.

Gouvernement

ÉDITEUR

Sir Kingsley Wood, chancelier de l'Echiquier, déclara la semaine dernière à la Chambre des Communes que 600.000 exemplaires environ du Plan Beveridge ont été déjà vendus par le gouvernement.

Le département des Publications au ministère de l'Information britannique a publié plusieurs ouvrages depuis le début de la guerre. Le tirage de ces ouvrages atteignit parfois des chiffres très élevés.

« La Bataille de Grande-Bretagne », de Hilary St. George Saunders, battit tous les records. Six millions d'exemplaires furent vendus jusqu'au mois d'avril dernier. Cet ouvrage, traduit en 26 langues, est considéré comme le plus grand succès de librairie jamais enregistré en Grande-Bretagne, à part la Bible et les œuvres de Shakespeare.

Voici le tirage de quelques autres ouvrages publiés sous les auspices du gouvernement britannique : « La Bataille des Flandres » (740.000 exemp.), « La Défense de Calais » (210.000 ex.), « La Destruction d'une Armée » (324.000 ex.), « La Campagne d'Abyssinie » (266.345 ex.), « Bomber Command » (1.331.000 ex.), « Coastal Command » (1.009.971 ex.), « La Fin de l'*Ark Royal* » (482.000 ex.), « A l'Est de Malte, à l'Ouest de Suez » (700.000 ex.), « La Bataille d'Egypte » (1.420.081).

Les textes de ces ouvrages, qui forment autant de « livres bleus ou blancs », ont été préparés avec la collaboration du ministère de la Guerre britannique, le ministère de l'Air et l'Amirauté.

Malgré la cherté du papier et de l'impression, le produit de vente de ces publications (imprimées sur éditions à bon marché d'un demi-shilling) rapporta au gouvernement 500.000 livres sterling.

JAPONAIS

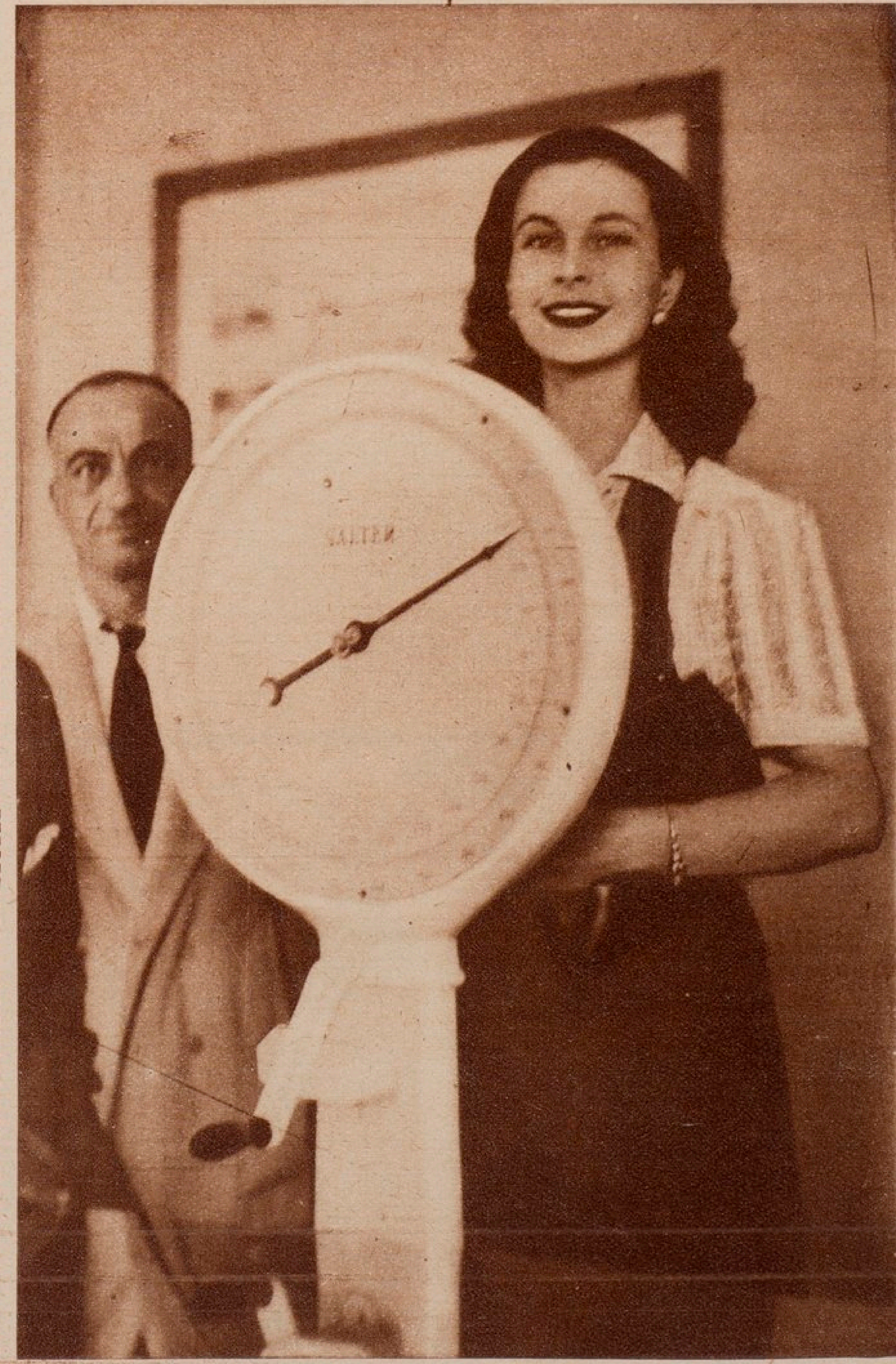
objecteurs de conscience

Huit camps de concentration ont été construits récemment à l'intention des Japonais opposés à la poursuite de la guerre. Depuis quelques mois, un vent de défaitisme — dont on ignore exactement l'origine — semble souffler sur le vaste Empire du Soleil-Levant. Plusieurs milliers d'arrestations ont été effectuées durant ces derniers mois. Les camps de concentration où ont été jetés ces malheureux se trouvent — en majorité — à Kyushu, île placée à l'extrême-sud de l'archipel japonais.

Le principal camp est situé près de Kagoshima. Y sont internés les civils soupçonnés de nourrir des tendances démocratiques.

Les noms japonais donnés à ces établissements peuvent se traduire par « Institutions vertueuses pour l'amélioration de l'esprit ». Cependant, les atrocités qui y sont perpétrées dépassent tout ce que l'imagination d'un Dante a pu créer. La police secrète japonaise, le « So Tai », dont les membres sont tous affiliés à la terrible Société du Dragon Noir, y exerce une surveillance des plus étroites. Un officier du So Tai avouait récemment avoir ordonné l'exécution de 130 prisonniers dans le camp de Kumamoto, dans l'île de Kyushu, quand on l'informa que 130 nouveaux prisonniers devaient arriver le lendemain. « C'est parce que nous manquions de place », expliqua-t-il d'un ton naturel.

SCARLETT O'HARA AU CAIRE



Vivien Leigh, l'inoubliable interprète du rôle de Scarlett O'Hara dans « Autant en emporte le vent », a passé quelques jours au Caire parmi d'autres vedettes de la scène et de l'écran. En première page, la célèbre vedette, photographiée à l'aérodrome d'Almaza avant son départ par avion pour Alexandrie mercredi. Ci-dessus : avant de prendre place à bord de l'appareil, la charmante actrice se livre à la formalité du pesage. Son poids était de 48 kilos...

FAITS ET CHIFFRES AERIENS

Tonnage de bombes lancées sur Wuppertal, dans la Ruhr, durant le raid du 29 mai	1.500 tonnes
Superficie détruite	près de 500 hectares
Moyenne de chute de bombes hautement explosives sur la ville de Krefeld, en Allemagne, durant le raid du 21 juin	10 tonnes par minute
Poids des bombes jetées sur Messine, en Italie, pendant une attaque de 18 minutes	200 tonnes
Prix des avions de guerre construits par la Douglas Aircraft Company, société américaine, au cours du mois de mai	13.096.000 L. Sterling
Proportion de la production de cette compagnie avec la production totale américaine	environ 10 %
Production prévue pour l'année commençant en juillet	115.000 avions
Pertes aériennes de l'Axe en deux années, sur le front russe	43.000 avions
Pertes aériennes russes durant la même période	23.000 avions



ANDRE GIDE est à Tunis

C'est par le plus pur des hasards qu'un journaliste, de passage à Tunis, eut la bonne fortune de découvrir André Gide dans un quartier perdu de la ville. Le maître prestigieux des lettres contemporaines, désertant la France envahie, vivait là dans l'ombre. « En fait, dit-il, il semble même que personne ne s'est aperçu de ma présence. » Et il était loin de s'en plaindre.

« C'était un lieu plein d'ombre et de lumière...

« Je voyais le soleil, je voyais l'ombre : je voyais la ligne de l'ombre se déplacer... » André Gide, voyageur inquiet et fidèle, est revenu au décor familier de « l'Immoraliste ».

« Une infirmière de l'hôpital militaire m'a dit :

« Vous passerez à côté du tank boche éventré. Puis vous ferez encore quelques pas : et vous verrez en face de vous la maison de Gide... »

Le matin s'était levé tranquille sur la ville...

Il régnait une paix de cimetière musulman... une sorte de deuil en blanc ; on n'entendait plus le bruit du canon, ni les crachements de la mitraille venant de Bizerte. Le ciel bleu était vierge d'avions. La veille au soir, le dernier immeuble où se retranchait encore une escouade de soldats allemands avait cédé à l'envahissement du grand silence environnant.

Déjà, bien des choses avaient changé. Sur la façade de la maison où nous nous rendions, un immense V était plaqué sur le portrait du maréchal Pétain. Au-dessous, une main avait tracé un mot vengeur : « A bas Vichy et Berlin ! »

La concierge de Gide parut méfiante ; sans doute, à cause de nos uniformes tout poussiéreux : « Monsieur Gide reçoit rarement des visites... Vous êtes de ses amis ? »

Enfin, comme nous insistions, elle nous mena à l'appartement d'exil où vit le maître prestigieux des lettres contemporaines. Il nous reçut dans le living-room très moderne qui lui sert en même temps de cabinet de travail. Sur le mur comme blanchi à la chaux se détachait, dans un éclaboussement de couleurs, une reproduction de Matisse.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre à Paris : Gide, alors, venait de rentrer d'U.R.S.S. Je m'aperçus cette fois que son visage était un peu fatigué. Ses traits n'avaient plus leur ancienne netteté — sa bouche s'étirait dans une expression légèrement sardonique, seuls ses yeux n'avaient pas changé — des yeux pétillants derrière de grosses lunettes, malicieux, jamais indifférents et qui semblaient vous défier.

L'accueil fut cordial. Vraisemblablement, notre hôte était content de ce revoir. Il s'excusa tout de suite de n'avoir pas de quoi nous offrir à dîner.

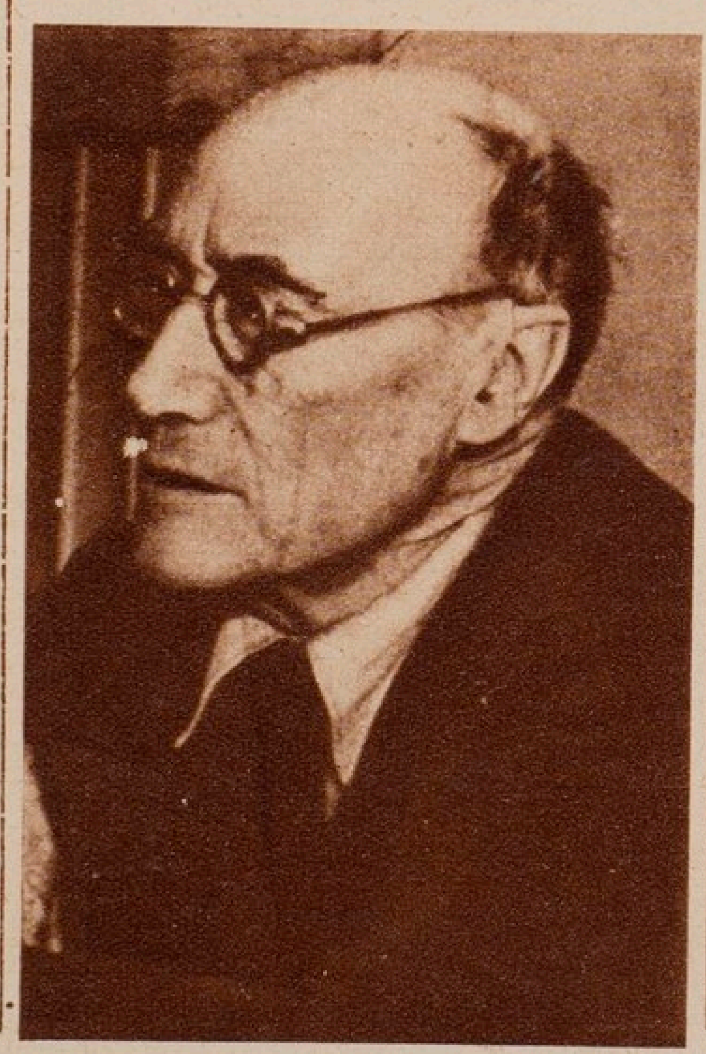
« Nous vivons très simplement ici... peut-être trop », fit-il pour s'excuser. Il appela quand même la cuisinière.

« Ce soir, nous allons avoir une petite fête... Vous apporterez une bouteille de bon vin rouge... »

Il noua tout de suite la conversation. Il nous demandait des nouvelles des écrivains anglais et américains qu'il connaissait... Il fut content d'apprendre qu'on allait bientôt recevoir des livres d'outre-Manche et d'outre-Atlantique.

Il ne voulut rien déclarer à propos du régime de Vichy, se contentant de dire avec une grimace significative qu'il préférait le climat de Tunis.

Et comme nous lui demandions s'il



s'était échappé de France pour venir vivre ici, sa réponse fut celle-ci : « Je m'en voudrais de romancer la vérité en disant que mon départ a été une évasion. Je me suis choisi ce séjour. Depuis mon arrivée, personne ne s'est inquiété de moi. En fait, il semble même que personne ne s'est aperçu de ma présence. »

Gide ne vit pas seul dans son appartement de Tunis. Il y loge avec un chirurgien de ses amis et la femme de celui-ci. Il a un nouvel ouvrage en train. C'est une traduction de Hamlet.

J'ai su que durant les bombardements qui ont démoli une bonne partie du quartier européen où il habite, il refusait de quitter son cabinet de travail. Il préférait continuer tranquillement à mettre en français Shakespeare...

Aujourd'hui, André Gide comprend mieux l'U.R.S.S. Il admet que c'est grâce à la discipline et à la rigueur du mode de vie communiste que le peuple russe a pu résister avec tant d'endurance aux assauts de l'ennemi.

Il est clair pourtant que Gide ne pourra jamais vivre sous un régime totalitaire qui engagerait tout son être et le priverait de sa liberté. Tôt ou tard, il revendiquerait pour lui et pour ses confrères le droit de se tromper.

Pourquoi a-t-il fui la France ? N'est-ce point parce qu'on n'y jouit plus de cette commode liberté des beaux jours ?

Les écrivains de la jeune génération n'y peuvent plus rien écrire d'intéressant ; ils continuent néanmoins à produire. Gide les comprend et ne les condamne pas pour autant.

« D'ailleurs, notre jeunesse est bien aigrie, dit-il, et si elle est aigrie, c'est parce qu'elle n'ose plus espérer. »

Lui aussi est peut-être aigri...

Et l'on comprend, lorsqu'on aborde devant lui le problème de la France et de l'Europe, sa réserve... Et qu'il ait choisi cette retraite à Tunis où le soir, pour dîner de quelques betteraves en sauté et d'une croûte aussi dure que le béton de la ligne Maginot, on s'installe autour d'une table mal éclairée par une lampe à pétrole...

Mais peut-être qu'une nuit, à la lueur de cette pauvre lampe, l'auteur des « Faux monnayeurs » méditera enfin sur le sort de la France et écrira l'histoire de l'époque la plus tragique de sa destinée...





Quatre attitudes du célèbre auteur de « l'Immoraliste » et de « La porte étroite » photographié à Tunis dans une maison amie. André Gide est attelé à la traduction d'une œuvre de Hamlet. (Photos Gidal)

Anniversaire d'El Alamein

JOURNAL D'UN EVACUE

Il y a un an, Rommel, victorieux à Tobrouk, Solloum et Marsa-Matrouh, arrivait aux portes d'Alexandrie. C'était un tournant grave, peut-être décisif, de la présente guerre. Pendant que le général Auchinleck essayait de contenir l'ennemi à l'extrémité orientale de la dépression de Kattara, les autorités britanniques procédaient à l'évacuation des civils les plus menacés. Un de ces évacués, Edmond Jabès, raconte dans ce « journal » ce que furent ces journées historiques.

29 Juin 1942 Il n'est plus question de Tobrouk. Il n'est même plus question de Marsa-Matrouh. L'Egypte attire Rommel, comme un aimant. Il semble que rien plus n'arrêtera son avance triomphale. Chaque soldat de l'Axe allonge sa main. Il va pouvoir, bientôt, boire à sa soif, rire tout son soûl...

La ville est dans l'anxiété. Il y a des camions, des limousines, des motocyclettes qui la déchirent, par milliers. Il y a des civils et des militaires qui la piétinent, par dizaines de milliers. Les klaxons hurlent pour elle... Tout cela se multiplie, se fraie, malgré l'encombrement, une voie... Dans les banques, on se presse. (L'argent est quelquefois une clef pour se sauver ou pour atteindre certains hommes.) Les épiceries sont envahies, l'une après l'autre. Il s'agit de durer le plus possible. Effrayés, les boutiquiers ont descendu leur rideau de fer. On s'interroge, dans la rue, sans se connaître. Sans trop bien savoir pourquoi l'on se cherche, on a envie d'être le plus nombreux possible. Et nul ne peut quelque chose pour l'autre. On sent nettement que les mots et tous les gestes ont perdu leur sens, et même l'arbre et la rue... Et pourtant, l'on discute... On explique son angoisse pour mieux la supporter. La ville se replie sur elle-même. Il y a des murs partout, autour de soi. Pour la première fois, la peur fait trembler la ville... C'est le souvenir de Belgrade, Varsovie, Rotterdam. Le souvenir de toutes les villes occupées par les nazis. Et maintenant, chacun réalise que, d'un jour à l'autre, il pourra devenir l'une de ces victimes sur qui il s'était apitoyé, une fois, après avoir lu son journal.

Un jeune homme m'interpelle :

— Croyez-vous cela possible, les nazis chez nous ?

De me reconnaître dans sa voix étrangère, je frémis.

Les véhicules jaunes de l'armée appellent les véhicules jaunes. Il y a même de gros canons et des chars d'assaut qui les suivent. Dans le ciel, de temps en temps, un groupe d'avions nous force de lever les yeux...

— Nous allons tenter, avec cela, de rétablir l'équilibre des forces, ajoute un camarade mobilisé. Nous avons beaucoup perdu, mais les renforts nous parviennent par flots continus. La route du désert en regorge et les trains sont bondés de soldats avec leur équipement. Ce n'est pas une petite affaire, l'ennemi est à cent kilomètres d'Alexandrie...

— Tiendrez-vous ? Croyez-vous que tous ces renforts seront suffisants ?

— Il y a aussi notre volonté de tenir... Adieu. Je repars dans une heure pour le front...

Où suis-je ? Je ne le sais même plus. Les événements se sont tellement précipités que j'ai peine à me rendre compte encore de la réalité de l'heure. L'ennemi semble guetter de partout. Le front, c'est aujourd'hui toute l'Egypte. Si les choses vont mal, on pourrait même se battre sur les rives du Nil...

— Savez-vous que les établissements publics, à partir de ce soir, fermeront à dix-huit heures ?

Le couple s'éloigne... Et ces deux adolescentes qui marchent de mon pas :

— Papa dit que nous irons en automobile, au Soudan. Et le tien ?

— Nous, nous ne bougerons pas. Papa dit qu'il vaut mieux, malgré tout, rester chez soi plutôt que de courir les routes...

Pourtant, il y a quand même de l'espoir qui circule. Je le sens. Je le vois. Voici là-bas trois civils et un officier qui discutent. L'officier rit, les trois civils semblent rassurés. Et, peut-être, est-ce même plus que de l'espoir... Une bonne nouvelle... Qui sait ? L'avance ennemie est peut-être arrêtée.

●

30 Juin Rentré chez moi, après une matinée passée à régler quelques affaires urgentes, on m'annonce qu'on m'attend à seize heures à l'Ambassade britannique. A l'heure fixée, ce sont plusieurs de mes camarades de lutte du groupe d'action antifasciste et Italiens Libres, que je retrouve autour du bureau du second secrétaire. Déjà, dans le couloir, j'avais croisé deux camarades yougoslaves et un réfugié allemand.

— Que se passe-t-il ?

— Vous partez demain soir...

Demain ? Ah ! Demain, c'est comme un rêve qui s'effondre... Quoi ? Serait-il possible que tout espoir soit perdu ? Demain et ce sera l'inconnu de la route... jusqu'où... et pour où ?

— Demain à vingt heures à la gare. Vous serez dirigés vers la Palestine... Nous vous avons réservé un train spécial. Nous vous estimons plus en danger que nous-mêmes, ici. Vous partez les premiers...

— Et vous ?

— Nous, après... s'il y a lieu.

●

1er Juillet Dans les journaux, on parle, maintenant, avec plus de détails d'El Alamein. On s'agite, à l'arrière, autour de ce nom. C'est là que la dépression de Kattara se rapproche le plus de la mer. Le front n'est plus que de quarante kilomètres. Le monde a les yeux fixés sur El Alamein. Plusieurs milliers de poitrines se dressent devant les nazis et, entre les murs, toutes les gueules des canons crachent sur l'ennemi leurs nouvelles bombes...

Rassemblés à vingt heures à la gare du Caire, c'est l'adieu à l'Egypte. L'un derrière l'autre, avec nos effets pêle-mêle, nous partons, laissant peut-être l'indispensable, derrière nous. Il y a des hommes qui partent sans leur femme et d'autres sans leur mère. La gare est la plus cruelle, habituée qu'elle est, aux départs... Les représentants de l'Ambassade britannique sont présents :

— Bonne chance... A bientôt... Bonne chance...

Dans le train, tout est noir autour de nous. On s'entend, mais l'on se voit difficilement. On s'est entassé par groupes : les Français avec les Français, les Yougoslaves, les Tchèques, les Italiens, entre eux. Nous sommes plusieurs centaines à pouvoir demeurer nous-mêmes jusqu'au bout. Des centaines d'hommes libres arrachés à l'ennemi.

Ici, j'apprends par un professeur « gaulliste » de mes amis que nous jouirons de la protection britannique à chaque étape de notre évacuation ; et d'abord en ce qui nous concerne, nous antifascistes, ressortissants de pays en guerre contre la Grande-Bretagne.

(Lire la suite à la page suivante)

...Les heures passent et nos pensées tournent en rond. L'obscurité nous isole et nous unit, tout à la fois. C'est d'elle que nous allons renaître, avec la nouvelle aurore...

●

2 Juillet Avant l'aube, nous atteignons Kantara. Dans une vaste cantine, nous buvons et mangeons à notre faim. De jeunes dames de la Croix-Rouge nous entourent et veillent à ce que nous ne manquions de rien. « Keep Smiling ». C'est cela... « Keep Smiling »... Nous sommes les plus forts...

De nouveau, dans le train, le visage de ces femmes nous poursuit... « Keep Smiling » et, avec lui, c'est tout un passé qui remonte à la surface, depuis l'enfance. Mille moments de l'existence facile, alors que rien encore ne contrariait l'individu — sinon ses propres contradictions. Et chacun de nous se souvient d'avoir été heureux, une fois, sans souci, comme si le monde lui avait, une fois, appartenu. Chacun de nous fait de la place, autour de lui, pour réinstaller le monde...

Maintenant, c'est le jour que nous perçons. Des chasseurs britanniques nous escortent toujours. C'est, dans le jour, que la Palestine s'offre à nous. L'Ambassade britannique d'Egypte, en accord avec les autorités palestiniennes, nous a ouvert ses portes. C'est ici que nous allons pouvoir attendre le résultat de la bataille en cours. L'Egypte est loin, mais toujours présente en nous. El Alamein, c'est, dans nos fronts, comme une dernière lampe qui brûle.

Et les heures passent... Je me suis fait des amis. On s'épanche. L'avenir est moins sombre. Je caresse un visage aimé que je porte en moi et qui ne me quittera plus...

Dehors, c'est de nouveau la nuit. Le train s'arrête et repart. A chaque fois, ce sont des soldats qui remplacent ceux qui nous quittent. Et le paysage ? Le paysage est tout intérieur. Je n'ai rien vu de la route, ou plutôt j'ai tout vu. J'ai vu l'Egypte s'étendre jusqu'ici et se fondre en la Palestine ; car il n'y a plus de frontières ni d'Etat isolé, mais la terre seulement qui se prolonge et qui, après un nombre déterminé de kilomètres, change de nom, pour expliquer le paysage...

A Jérusalem, les délégués des autorités palestiniennes nous accueillent à la gare ainsi que d'autres volontaires anglaises, pleines d'attention. Là, nous attendrons les autobus réquisitionnés à notre intention qui nous conduiront à Bethléem, au vieux palais « Bet Jacir » spécialement aménagé pour nous.

Fatigués, nous nous retrouvons, tous, réunis dans le palais. Cette nuit-là, après trente heures de chemin de fer, nous dormirons tout habillés...

●

Et les jours passent... Trois jours pour donner le temps aux autorités palestiniennes de vérifier nos identités. J'apprends à mieux connaître mes compagnons. Il y en a qui en sont à leur troisième évacuation. Une grande reconnaissance se lit sur leur visage. L'un d'entre eux, qui a vécu pour quelques jours l'occupation fasciste en Grèce, me dit :

— Vous ne savez pas, Monsieur, ce que cela signifie « avoir l'ennemi chez soi »... Cet ennemi-là est implacable. Quand il a bu notre sang, il lui faut encore broyer nos os...

Puis c'est la liberté... Nos cartes d'évacués nous donnent droit, partout, aux mêmes avantages que les militaires. Les autorités palestiniennes, à la demande de l'Ambassade britannique d'Egypte, veillent sur notre confort. Quelques-uns d'entre nous, qui en ont les moyens, quittent Bet Jacir pour s'installer à leurs frais à Jérusalem. D'autres évacués d'Egypte sont venus grossir nos rangs. Chacun de nous essaie de s'adapter à sa nouvelle existence.

●

Et les jours succèdent aux jours, tendus vers El Alamein...

Un matin, je lis dans le « Palestine Post » que Rommel a attaqué, avec toutes ses forces, les positions alliées. La bataille pour l'Egypte reprend avec toute sa vigueur.

— Ils ne passeront pas... déclarent les uns.

— Si Rommel attaque, c'est qu'il a des chances de vaincre, pensent les autres.

C'est autour d'un appareil de radio que nos réunions ont lieu, maintenant. Tous les jours, les mêmes visages autour du même meuble. Le même espoir aux prises avec la même angoisse. Tenir... Seulement tenir... Et chacun de nous sent qu'il aurait pu, lui aussi, aider à tenir...

Où sont nos rires ? Il y a parmi nous des jeunes gens et des jeunes filles dont le rire s'est figé, pour ressembler, le soir, à une étoile. Où sont nos projets et nos rires ?

— Gabriella et Lucio ne se marient pas. Comment voulez-vous qu'ils puissent se marier dans de telles conditions ? Ils ont attendu deux ans ; ils peuvent attendre encore un peu...

Pourtant, à Jacir House, on fête le surlendemain le mariage de deux camarades... Et c'est comme une fleur épanouie dans le désert...

— Les fascistes reculent... Ils n'ont pu percer, m'annonce un camarade. Tu entends ? Ils reculent... C'est la victoire...

Plus tard, la radio confirmera, avec plus de détails, la nouvelle. L'ennemi, après avoir subi des pertes énormes, retourne à son point de départ.

— Nous sommes reconnaissants à Rommel d'avoir frappé là où nous l'attendions... déclarera Churchill.

Et Wendell Willkie : « L'ennemi a perdu le tiers de ses chars. Le moral de la Huitième Armée est très haut. Encore deux attaques pareilles et l'ennemi sera mis hors de combat... »

Nous célébrons notre première bonne nouvelle dans un petit restaurant de la rue Hassolet. Ceux de Bet Jacir boiront aussi du vin, ce soir-là, en l'honneur de la Huitième Armée...

●

Les jours passent... C'est la course aux renforts.

El Alamein ! On se demande combien de temps encore, deux murs, l'un en face de l'autre, contiendront deux forces ivres de se détruire...

La Huitième Armée est passée à l'attaque. Le général Montgomery, dans un ordre du jour, l'a annoncé au monde... Ce sont les manœuvres lentes des premiers jours et la sobriété des communiqués de guerre. Les kilomètres se comptent un par un. L'artillerie lourde et l'aviation martèlent les positions ennemies, sans relâche...

El Alamein, tache de sang criblée d'obus...

L'ennemi est délogé lentement, mais sûrement.

— Si l'ennemi est repoussé jusqu'à Marsa-Matrouh, l'Egypte est sauvée.

Mais il ne s'agit pas seulement de l'Egypte. Les journaux du monde entier, en grosses manchettes ou en petits caractères, annoncent ou minimisent les succès de la Huitième Armée. Une grande page d'histoire est écrite...

Maintenant, il n'est plus question d'El Alamein... Marsa-Matrouh, Sidi-Barrani, Solloum, Fort Capuzzo, Tobrouk, Benghazi défilent sous nos yeux, au rythme de la sensationnelle victoire britannique. Maintenant, il n'est plus question de la Cyrénaïque. Tripoli, c'est Tripoli que les forces alliées veulent enfin conquérir...

Les Américains, de leur côté, ont débarqué en Afrique du Nord. Dakar, Casablanca, Alger sont, tour à tour, occupées. Tunis et Bizerte le seront bientôt. Les forces du général Alexander et celles du général Eisenhower se tendent, déjà, la main... La Première Armée et la Huitième Armée britanniques cherchent à s'atteindre...

— Je sors du bureau du District Commissioner, me dit un camarade. Nous quittons, demain, Jérusalem pour Le Caire...

Demain ? Ah ! Demain, c'est comme un monde qui recommence...

Nous sommes de nouveau dans nos demeures. Un an s'est écoulé... Etait-ce un rêve ?

EDMOND JABES



Joséphine aime les animaux en général et les oiseaux en particulier.



A son tour, l'étoile martiniquaise fait jouer le déclic de son appareil.

AVEC JOSEPHINE BAKER

A vrai dire, nous n'avons pas une seule fois prononcé le nom de Paris. Et pourquoi l'eussions-nous fait, alors que Paris était là et que je respirais son parfum, que j'entendais son rire tinter comme du cristal et que son esprit pétillait comme du champagne moussant dans les coupes...

Joséphine était en face de moi ; sa robe enserrait son corps, des épaules aux chevilles, amoureusement.

Joséphine, une exotique ? Oui, peut-être à cause du démenti de son teint, d'ailleurs admirable, et de ses dents blanches et de son accent et surtout de sa coiffure... Le mot « créole » n'est il pas quand même français ?

Un divan est là tout près... Nous nous asseyons à l'orientale pour causer. Joséphine est lasse, bien qu'elle ait pris son bain à midi...

— Vous oubliez que je travaille, me dit-elle, et qu'il fait chaud.

En effet, il fait chaud... Au piano, quelqu'un joue en sourdine un morceau américain... Joséphine fredonne quelques notes... Oh ! elle aime son métier, et à toute heure, et elle le montre à ses amis...

— Vous dînez avec moi ?

Le « non » ne se fait jamais attendre. Un « non » qui n'est jamais blessant, un « non » qui regrette sincèrement, et que répare vite, vite, une offre à déjeuner avec vous parce que le soir elle doit chanter pour les soldats...

— Et demain soir ?

— Demain aussi, et tous les soirs...

— Alors vous ne dînez jamais !

Il fait décidément trop chaud.

Si on allait un peu dans le jardin ?

Il y a du soleil, mais des parasols aussi... Il y a surtout la petite cage aux gazelles..

Et Joséphine aime les bêtes.

— Je me rappelle votre léopard, et vos perruches et vos canaris.

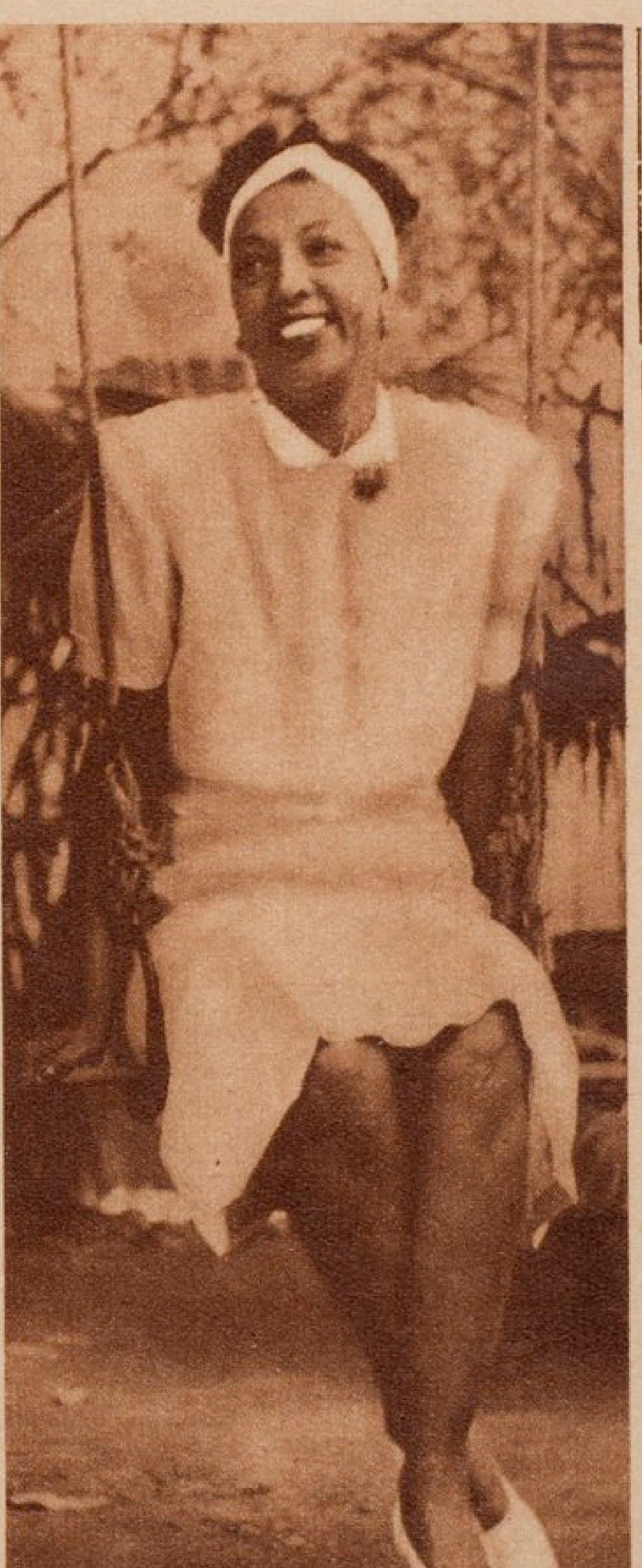
Nous allons par l'allée voir les gazelles... Elles sont quatre et il y a un petit garçon, un petit bonhomme de garçonnet qui les regarde.

« J'adore les petits enfants... J'en ai trois...

« Tout de même, que la vie est drôle, hein ? Et comme on a l'impression qu'elle rebrousse chemin parfois !... Il y a huit ans, j'étais venue en tournée en Egypte... Je suis descendue ici même, mon mari m'accompagnait.

« Six semaines après, je le perdais.

« Et puis je me suis remariée et j'ai divorcé... Que de choses se sont passées dans l'espace de ces huit années !



Voici une pose inattendue : Joséphine Baker sur une balançoire.

« Et me revoici dans le même jardin... comme si tout cela n'avait été qu'une longue hallucination.

« Pour mieux vivre mes souvenirs, j'ai voulu visiter le Musée égyptien, revoir ce que j'avais admiré en 1934 ; on m'a dit que le Musée était fermé... Et je n'ai pas encore été aux Pyramides...

« Et puis, vous savez, j'ai des amis au Caire... pas beaucoup — il faut être difficile — deux seulement : un journaliste et un critique d'art...

« Il y a deux jours, le premier est venu me voir. Il a dû attendre trois quarts d'heure avant que je ne le reçoive... J'en suis bien fâchée... Mais je n'y pouvais rien... C'est embêtant de faire attendre comme ça les amis...

« Surtout lorsque ce sont de vrais amis... »

Le sable crisse de nouveau sous ses pas... Elle me ramène vers l'hôtel... On l'attend, il faut qu'elle se sauve.

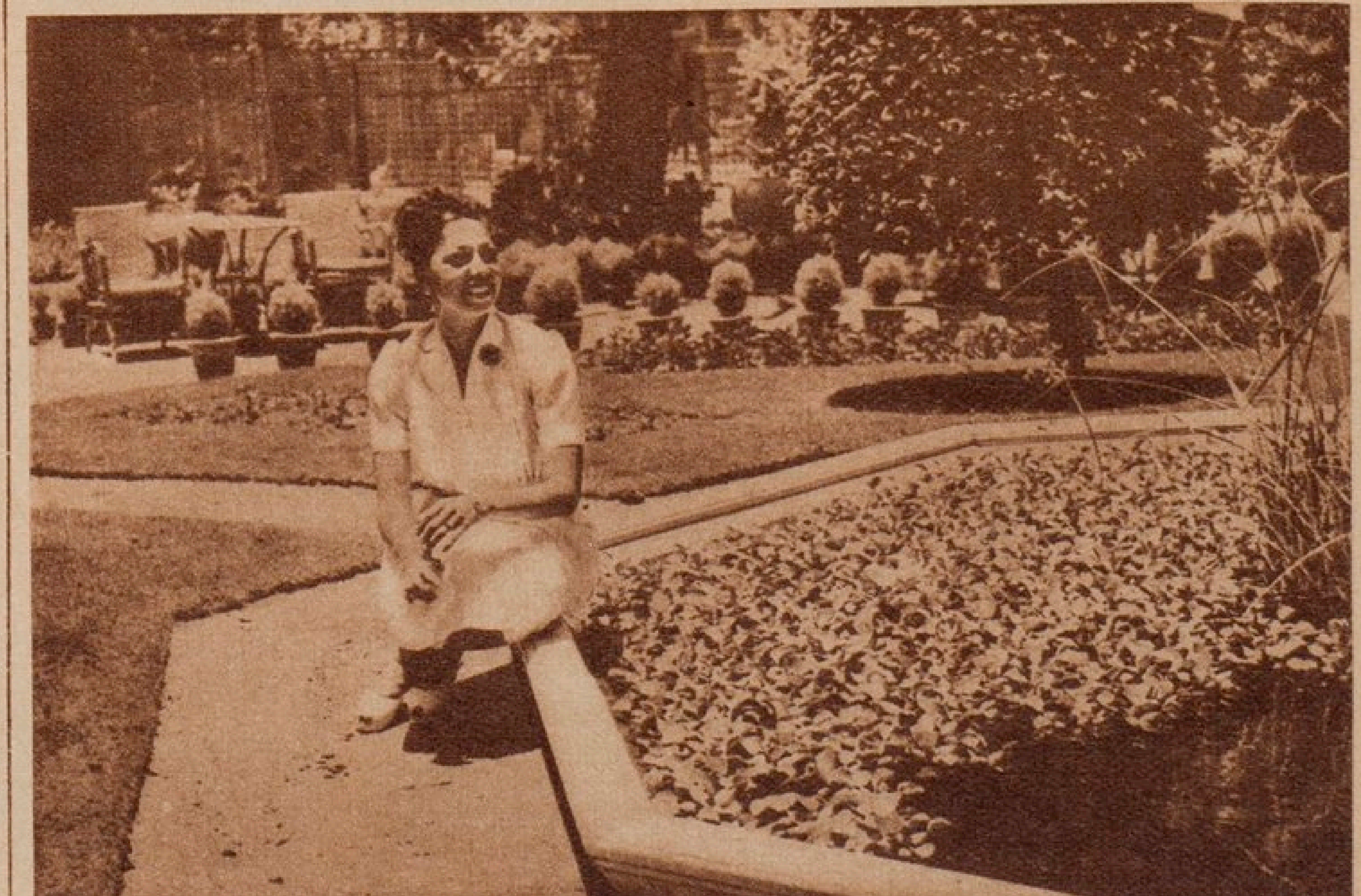
— Alors ?

— Je ne chanterai pas pour les civils... Mes projets ? Ils sont « beaucoup ». Je vais tâter du vaudeville et adapter des chansons arabes... Il y a très peu d'artistes en Afrique du Nord... Je dois faire des achats pour mes amis de là-bas : des robes, des souliers... des chéchias !... L'Egypte doit s'estimer heureuse de ne manquer de rien... Je pars dans une dizaine de jours... Je compte aller à Londres avant de rentrer chez moi à Marrakech...

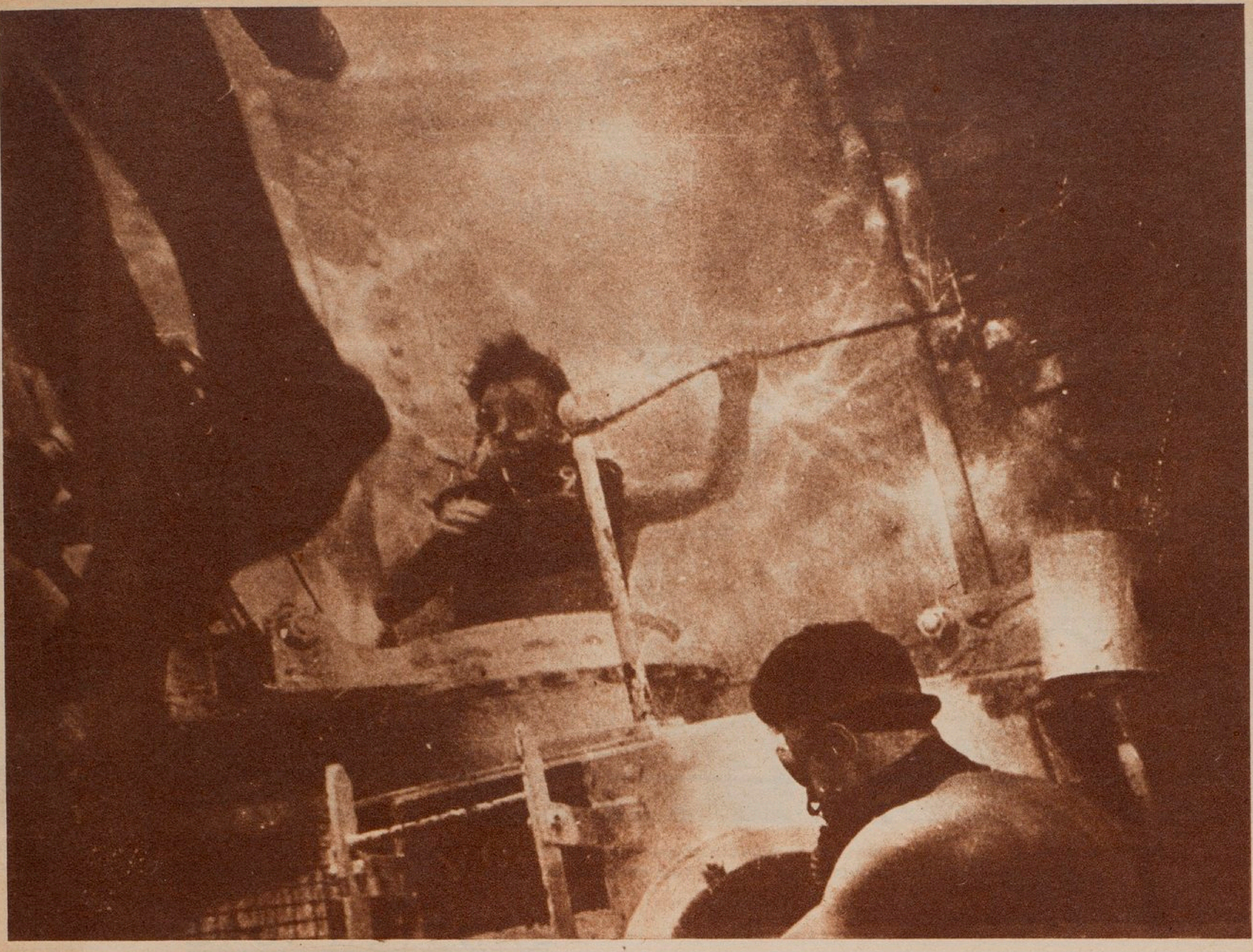
— Et puis ?

— Paris ! Paris ! Paris ! Mon deuxième amour... mais j'en ai un troisième maintenant : la France tout entière !

CHARLES ATALLA



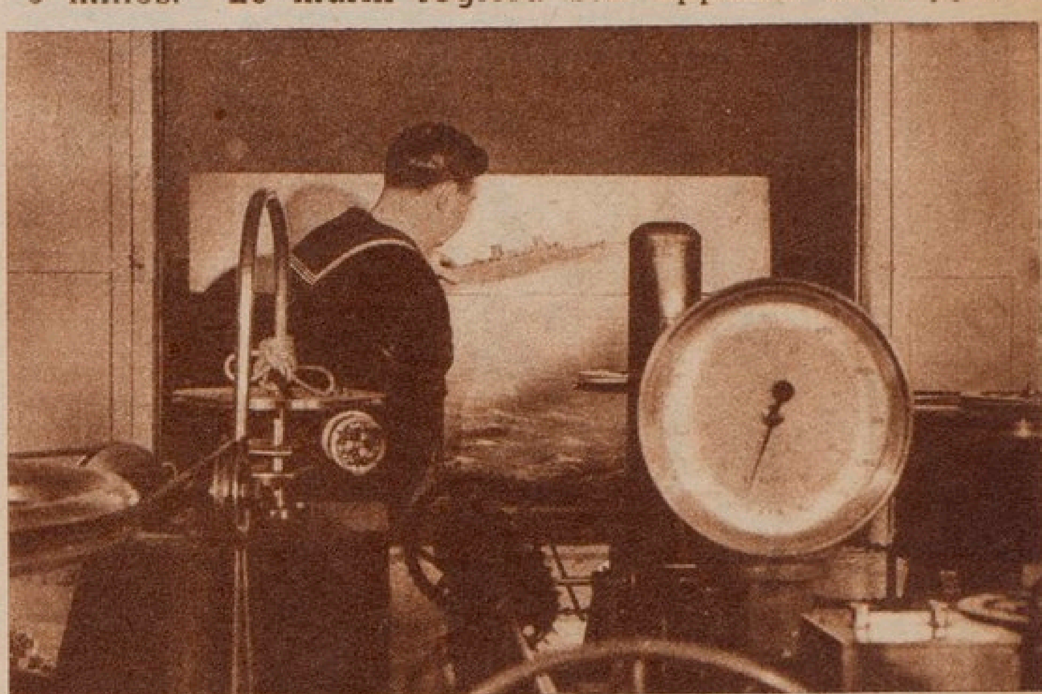
La grande vedette se souvient qu'il y a huit ans elle se trouvait ici.



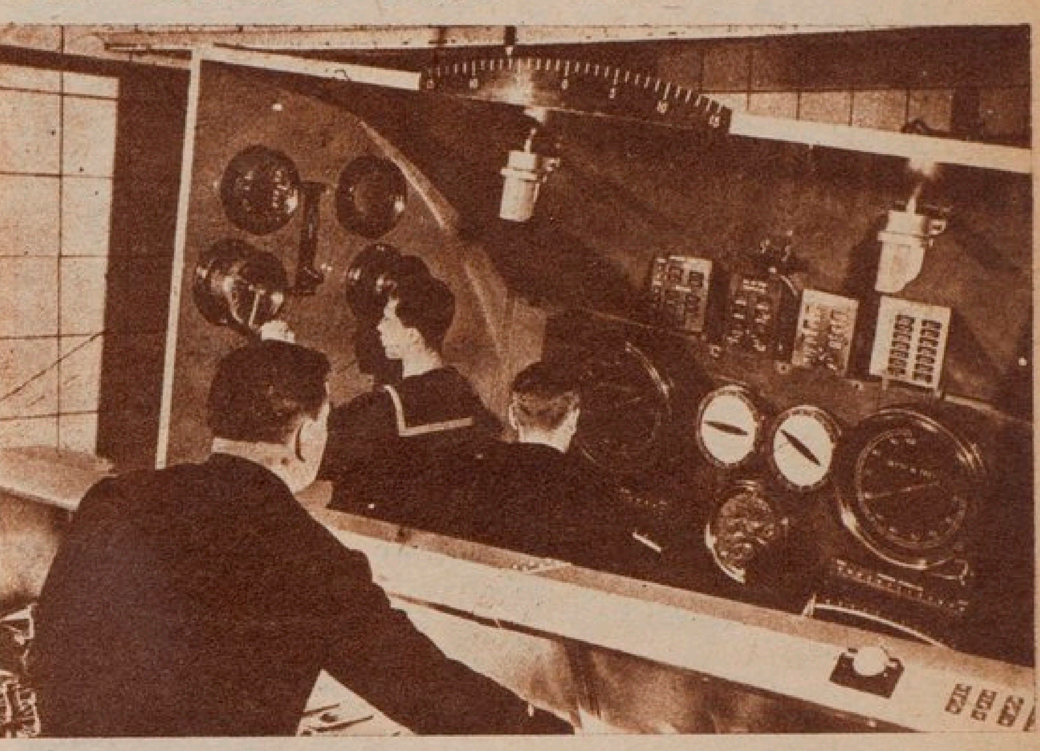
Dans un grand réservoir rempli d'eau, faisant fonction de mer, les membres de l'équipage dont le sous-marin a été « coulé » essayent de remonter à la surface. Leurs yeux sont protégés par d'épaisses lunettes, leurs narines sont fermées par des pinces en caoutchouc, et la respiration leur est assurée par un tuyau de caoutchouc contenant de l'oxygène. L'air expiré traverse un cylindre contenant un produit chimique qui le purifie de manière à être utilisé à nouveau et le marin pourra respirer un air purifié.



Un modèle du navire à torpiller est placé entre ciel et mer, et est supposé se trouver à une distance de 8 milles. Le marin réglera son appareil en rapport.



Voici ce qu'un commandant voit à travers le périscope d'un sous-marin lorsque celui-ci est submergé.



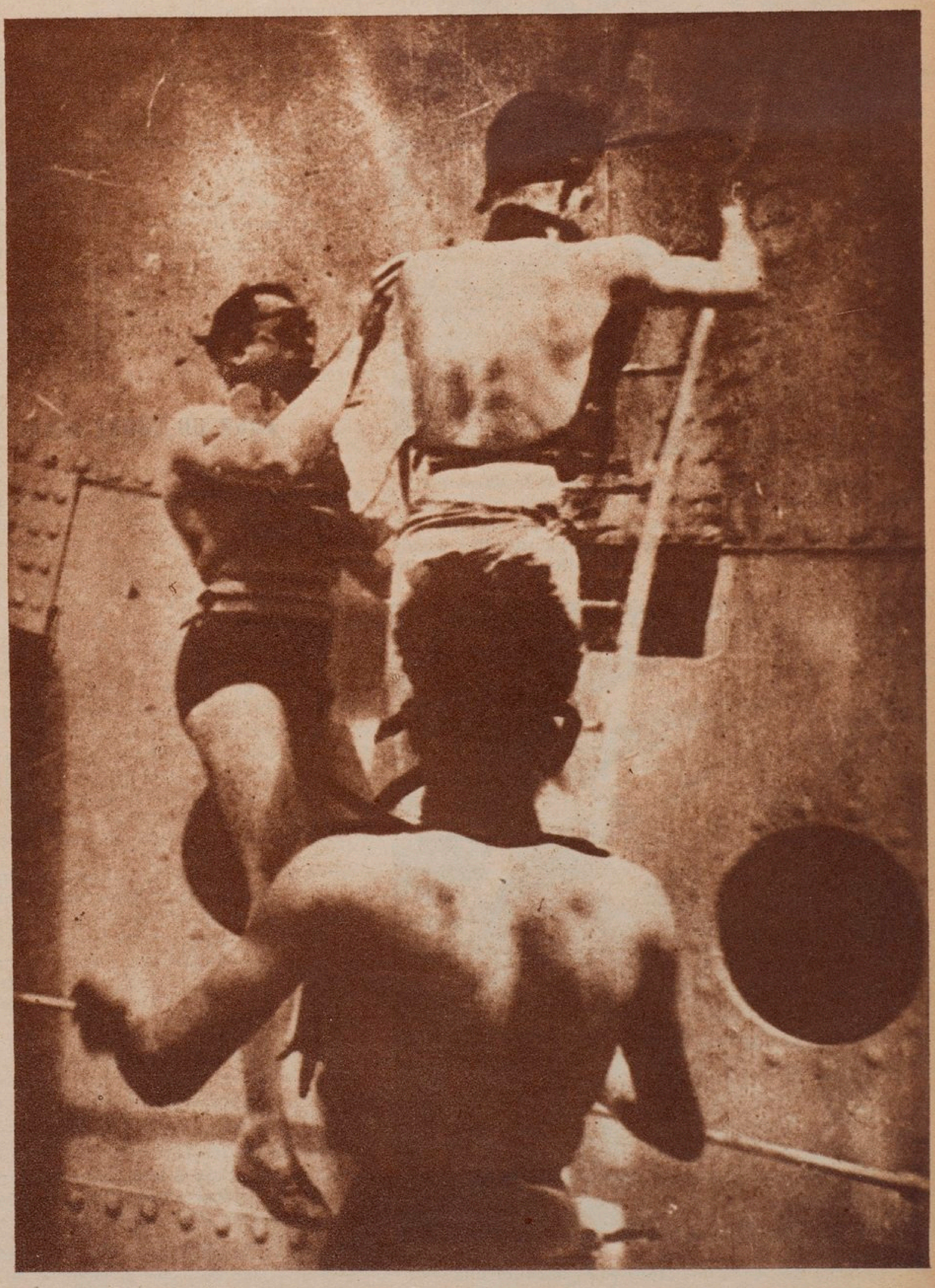
Dans une cabine qui est une reconstruction exacte de la chambre de commande d'un sous-marin, les membres de l'équipage s'apprêtent à faire plonger le submersible. On voit ici l'officier à son poste de commande.

GUERRE SOUS-MARINE

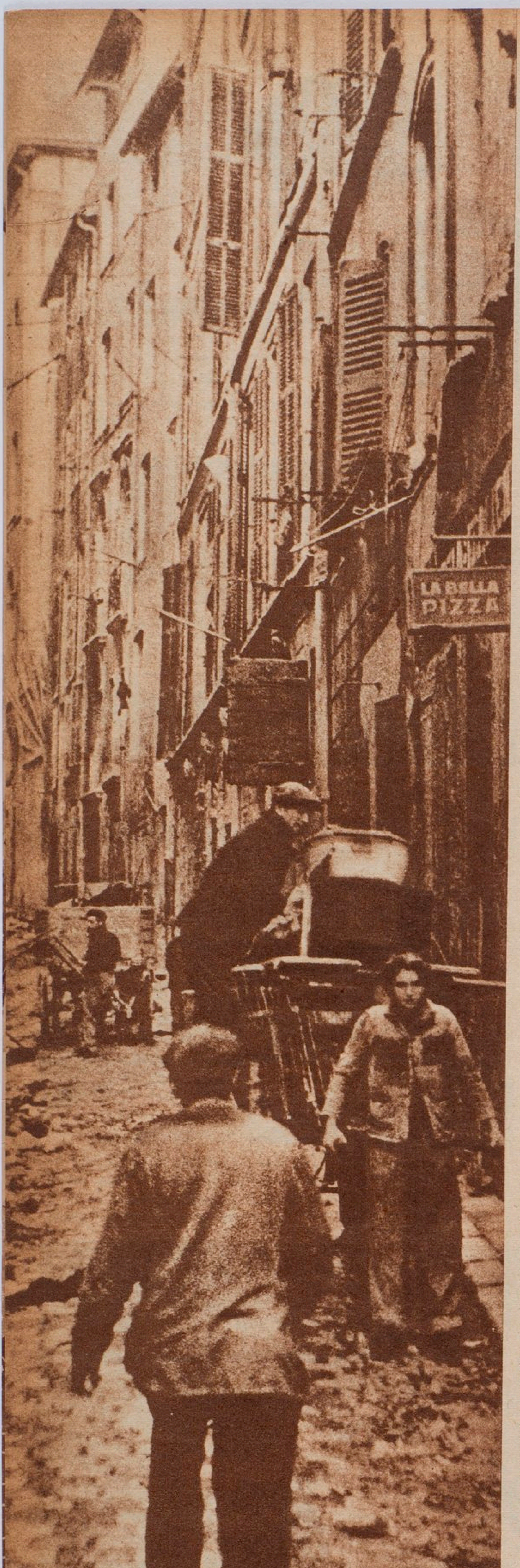
La guerre sous-marine a pris dans le présent conflit une extension considérable et il ne se passe pas de jours sans que les sous-marins alliés ou ennemis prennent part à des opérations d'importance capitale. La Royal Navy britannique fait suivre aux équipages de ses sous-marins un entraînement intensif. Voici quelques marins britanniques à l'entraînement.



Confiant dans son poumon artificiel, l'élève-marin s'apprête à remonter à la surface. Il pourra régler son ascension à volonté et se mouvoir convenablement et sans aucun effort.



Dans le grand réservoir rempli d'eau, les membres d'équipage vont recevoir un entraînement approprié. Les voici descendant l'échelle qui les conduit au fond du réservoir.



Pour excuser leur décision de détruire à la dynamite le vieux quartier de Marseille, les Allemands prétextèrent que c'était là un foyer de rébellion qui abritait les mauvais garçons. Une ruelle du vieux quartier avant sa destruction. Il n'en reste que ruines et désolation.



40.000 habitants du Vieux Port ont été évacués par ordre du gouvernement de Vichy sur l'instigation des Allemands. Le spectacle de ces malheureux, en route vers de nouveaux quartiers, ne manque pas d'amertume.

Portant le... sons, sous...

JANVIER 1943

LA TRAGEDIE DU VIEUX M

Marseille... le vieux port... les films de Marcel Pagnol... et les blagues de Marius... toute une littérature sentimentale : un peu l'âme de la France...

Un jour de janvier 1943, arrivait à Marseille un général allemand bien sanglé dans son uniforme. Il se rendit tout de suite à l'Hôtel de Ville pour informer les autorités municipales d'une décision de la Kommandantur allemande de Paris : le quartier du vieux port devait être évacué sans délai et détruit à la dynamite. Convoqués en toute hâte, les conseillers municipaux, ayant à leur tête le préfet, se rendirent aussitôt auprès du quartier général allemand pour demander la raison d'une telle décision. Il leur fut répondu que ce vieux quartier, compris entre le quai du Maréchal Pétain, le quai de la Tourette, la rue Caisserie et la rue du Chevalier Rose, était un foyer de rébellion qui abritait tous les mauvais garçons et toutes les « filles » de la ville. Les gaullistes s'y trouvaient, semblait-il, en grand nombre ; et leurs activités s'y déployaient avec d'autant plus de liberté que la plupart de ses impasses étaient inaccessibles à l' « intrus » qui s'y aventurerait.

POUR UN COURT DÉLAI

Les délégués de la municipalité ne se laissèrent pas convaincre non plus qu'ils ne se laissèrent intimider par le ton catégorique de leurs interlocuteurs ; ils insistèrent pour obtenir un délai qui leur permît de trouver un autre moyen d'empêcher les « gaullistes et les Juifs » de poursuivre leurs activités subversives... En tout cas, il leur paraissait absolument inhumain de disperser ainsi, en quinze jours, plus de 40.000 personnes qui de tout temps avaient habité le quartier du vieux port. Des marins, des fonctionnaires des douanes de condition modeste y vivaient avec leurs familles. Ici et là, de petits bars, des estaminets, d'obscurs restaurants s'étaient établis et avaient acquis depuis très longtemps une réputation qui attirait les étrangers qui débarquaient à Marseille.

Plusieurs maisons du quartier dataient de deux ou trois siècles. Certes, elles tombaient en ruines, mais constituaient, pour ainsi dire, les lettres de noblesse de la ville. Elles restaient debout, malgré tout : symbole de l'âme de la France. Le ministère des Beaux-Arts les avait classées comme monuments historiques et artistiques.

Le préfet Barreau se dressait contre le vandalisme des Germains qui en voulaient à de pauvres vestiges de Marseille artistique et sentimental.

A l'issue de longs pourparlers, M. Barreau obtint le délai qu'il était venu réclamer. Il ne put cependant dissuader ses interlocuteurs d'exécuter leur projet.

Quelques jours plus tard, un plan était établi par les autorités françaises et agréé par les Allemands. Il prévoyait que les arrestations des personnes suspectées d'appartenir au gaullisme se feraient avant l'évacuation. De cette manière on risquait moins de confusion et la population innocente serait soustraite aux mauvais traitements des gendarmes.

40.000 PERSONNES...

Le 22 janvier, au soir, le chef du secrétariat général pour la police, M. Bousquet, envoyait ses hommes faire une rafle soudaine dans le vieux port. Jamais celui-ci n'avait été témoin d'une opération de police de cette envergure. 6.000 arrestations et plus de 1.000 cafés et restaurants fermés ! Les Allemands étaient servis !

La gendarmerie française avait procédé seule à cette incursion monstre. Mais le surlendemain, 24 janvier, la Gestapo devait participer officiellement à l'évacuation aux côtés des Gardes Mobiles et du Service d'Ordre Légionnaire institué par Laval.

Un vaste cordon entoura dès 4 heures du matin tout le quartier du vieux port. A 6 heures, le signal fut donné. Les coups de sifflet réveillèrent en sursaut les habitants qui ne se doutaient de rien. Des haut-parleurs les avertirent d'avoir à déguerpir en l'espace de deux heures.

Il n'y eut pas de résistance, car le coup asséné avait été trop fort. D'ailleurs, des sanctions très sévères, dont la peine de mort, menaçaient les récalcitrants. Les légionnaires avaient même été autorisés à faire usage de leurs armes.

A 5 heures du soir, après un délai de grâce, près de 40.000 personnes étaient rassemblées sur le quai du Maréchal Pétain.

Qu'allait-on faire de ce troupeau ? Le plan primitif prévoyait qu'ils seraient envoyés au camp de la Courtine ou à Compiègne. Au dernier moment, on préféra Fréjus où un camp de Sénégalais désaffecté depuis l'autre guerre pouvait les recueillir. Mais ce camp était trop loin de la prise d'eau et n'était pas, tout de même, assez vaste pour contenir 40.000 personnes.

On décida que les vieillards, les femmes enceintes, les enfants et en général les personnes qui ne pouvaient pas supporter le trajet jusqu'à Fréjus resteraient à Marseille, soit pour loger chez des parents ou des amis, soit pour être hospitalisés à l'Hôtel-Dieu.

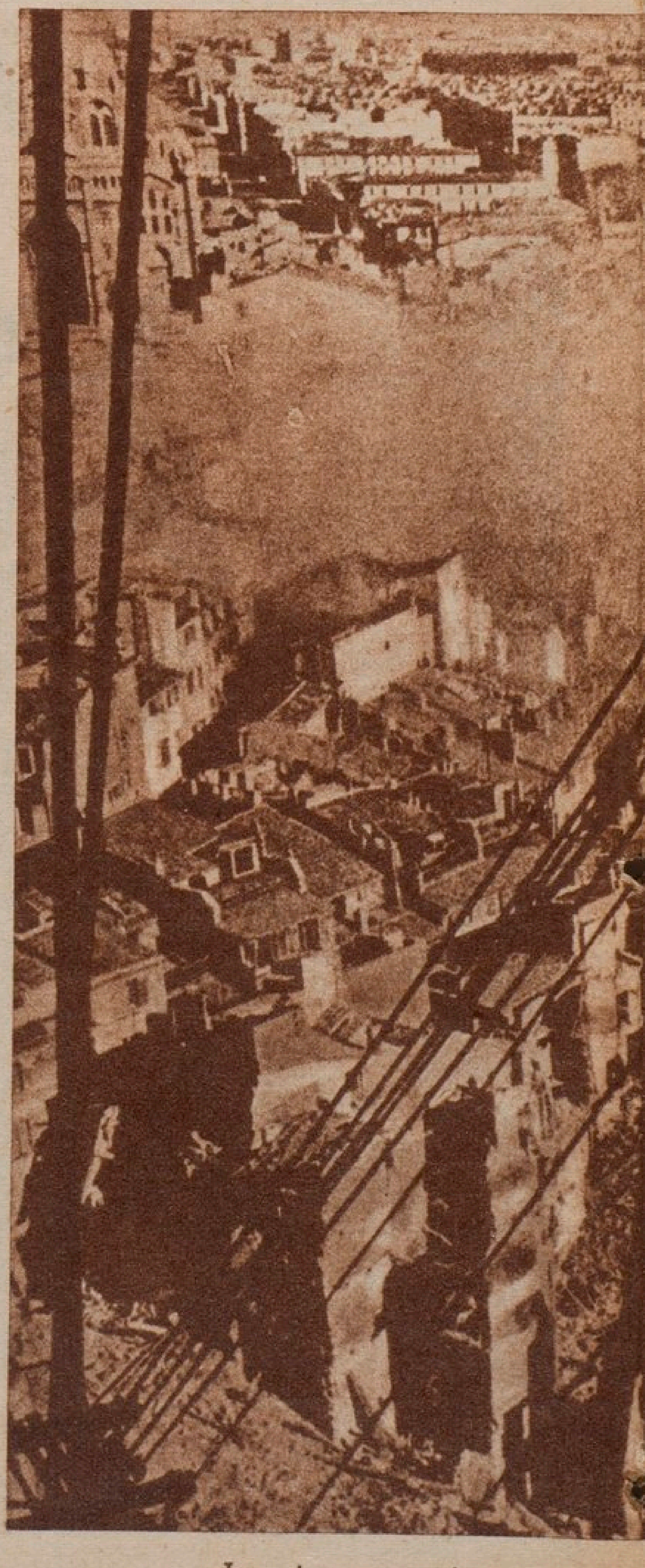
Des commissions médicales mixtes, c'est-à-dire composées de médecins français et allemands, furent improvisées pour faire sur-le-champ le triage des personnes pouvant effectuer le voyage. 15 à 20.000 évacués furent jugés en assez bonne santé pour être envoyés à Fréjus.

Tout cela, certes, n'alla pas sans quelque confusion...

...QUE SONT-ELLES DEVENUES ?

Qu'advint-il, par la suite, des évacués vieux Marseille ? Faute d'informations di... tes, le communiqué de la préfecture, deux... trois jours après la « clôture des opérations » et un écho du « Frankfurter Zeitung » se... ront à nous renseigner.

D'après le communiqué, les 20.000 malh... reux Marseillais devaient être bientôt ré... tis entre les quelques localités des Bouch... du-Rhône. Mais, d'après le journal allema... il semble bien que la plupart d'entre e... sont demeurés à Fréjus. Quelques-uns, ...



Le vieux quartier après sa... paru. Plusieurs maisons du...



La jeunesse de Marseille prête son concours aux évacués qui iront chercher un logement convenable.



leurs valises ou leurs baluchons, les habitants du vieux quartier de Marseille quittent leurs mai-
s la surveillance de la police de Vichy et des S.S. nazis. La tristesse se lit sur leurs traits.

s du
rec-
x ou
s »,
ervi-

neu-
ar-
nes-
and,
eux
ux

MARSEILLE

qui sont parvenus à établir qu'ils n'étaient ni gaullistes, ni communistes, ni juifs et à justifier d'une occupation régulière, ont été relâchés.

Les femmes jugées assez robustes ont été envoyées en Allemagne pour la Relève.

Quant au quartier abandonné, le silence l'engloutit durant quelques jours. Des patrouilles d'agents français et allemands parcouraient ses rues désertes et leurs bottes frappaient le pavé d'un pas sinistre.

Puis on apprit que les autorités allemandes avaient permis à ceux qui n'avaient pu dans leur hâte emporter tout leur mobilier de revenir, pour quelques heures, enlever ce qui restait d'un décor familier...

Des escouades de volontaires, appartenant aux organisations scoutes et aux Jeunesses du Maréchal, les aidaient à retrouver et à emballer leurs pauvres effets : vieux objets qui, fidèles, s'entêtaient à ne pas périr.

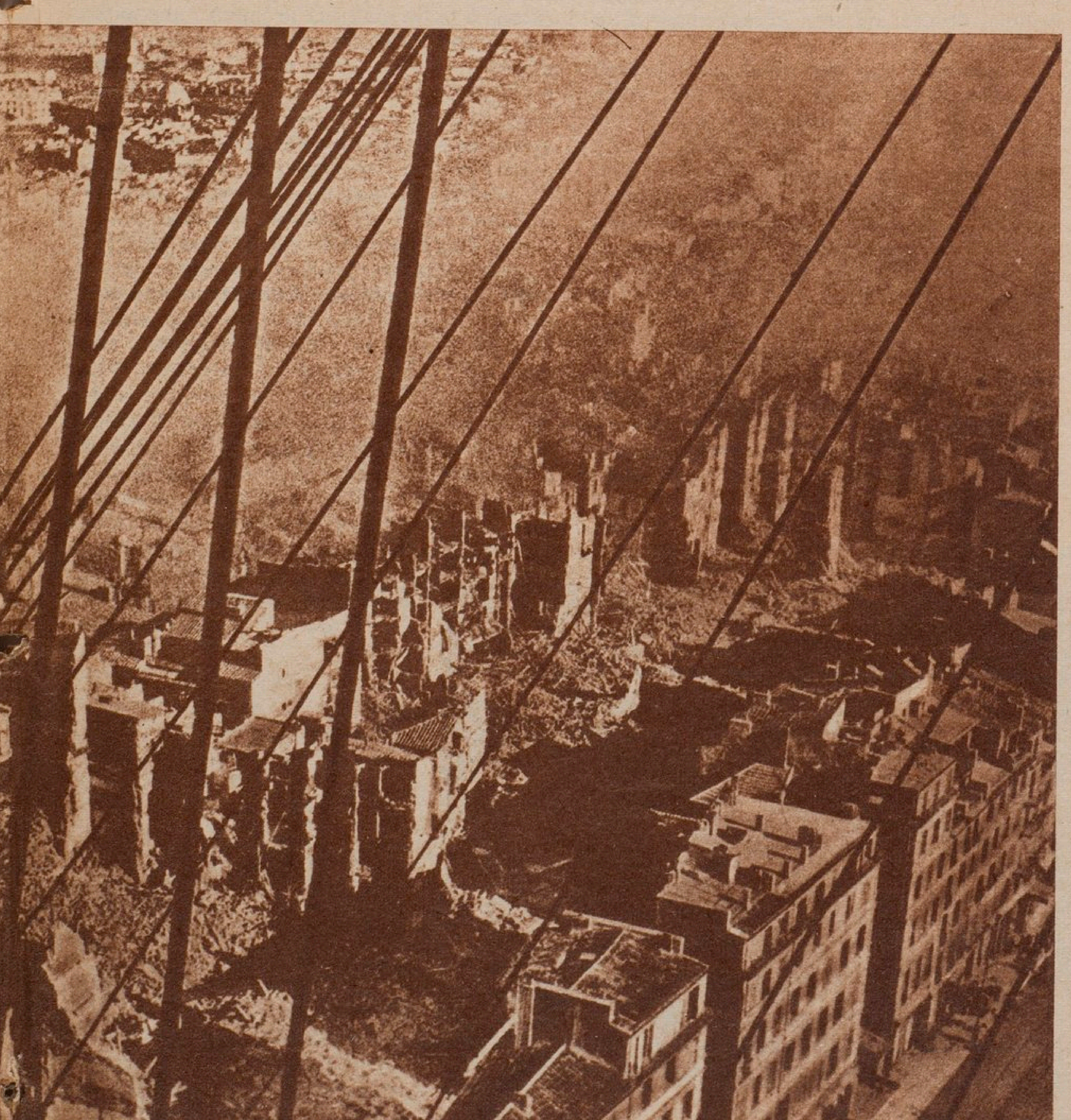
1er FÉVRIER...

Enfin, le 1er février au matin, on entendit les premières détonations. Toute la ville vibrait — pour ainsi dire — corps et âme.

Des murs s'écroulaient, des pierres qui depuis longtemps résistaient comme par amour-propre à l'effritement de l'âge se résignaient maintenant et volaient en mille petits éclats...

On avait songé tout d'abord à épargner certaines bâtisses, monuments de beauté et d'histoire : l'Eglise St.-Laurent, la Maison Diamantée, la Maison de Cabre, etc... Mais elles avaient trop d'années pour ne pas tomber sous l'effet des secousses...

En quelques heures, le vieux Marseille disparut ; les vieilles rues de Marseille, leur romantisme où s'était réfugiée l'âme des patriotes, la moiteur de leurs sordides impasses... Désormais, tout cela nous ne le retrouverons plus.



a démolition à la dynamite. C'est toute une partie pittoresque de Marseille qui a dis-
u quartier dataient de deux ou trois siècles et appartenaient déjà à l'histoire.

TOKIO *contre* BERLIN

L'entente n'est pas parfaite entre les deux partenaires de l'Axe

On peut s'étonner à juste titre que le Japon, en dépit des derniers événements du front russe, n'ait pris aucune initiative pour venir efficacement en aide à la Wehrmacht. Si vraiment les intérêts de l'Empire du Mikado étaient solidaires de ceux du IIIe Reich, Tokio n'aurait-il pas déjà attaqué la Sibérie ?

D'autre part, il n'est pas indifférent de relever que le Japon n'a rétrocédé, malgré son alliance avec Hitler, aucune des anciennes possessions de l'Allemagne dans le Pacifique — possessions dont le mandat lui a été confié lors de la dernière guerre. Serait-ce donc que l'entente entre Tokio et Berlin n'est point parfaite ? Le témoignage de Robert Bellaire, ancien correspondant de l'United Press à Tokio, tend à nous le faire croire.

Dans une récente déclaration officielle, le gouvernement impérial japonais a ainsi défini le statut des étrangers, y compris les sujets du Reich, dans les territoires nouvellement conquis du Pacifique :

1° Les intérêts commerciaux des étrangers sont laissés en dehors de tout contrôle direct, à condition qu'ils n'entrent pas en conflit avec les intérêts politiques du Japon dans ces territoires.

2° Tout contrevenant à ces dispositions est susceptible de voir ses biens confisqués et mis sous séquestre, de même qu'il s'expose aux sanctions réservées aux ennemis du Mikado.

D'autres manifestations de cette attitude de presque hostile de Tokio peuvent être observées dans la manière dont les résidents allemands sont traités au Japon même. Il n'est pas rare, en effet, que leurs domiciles soient fouillés par la police politique. Ils ne peuvent pas toujours circuler librement, sans laissez-passer. Les ingénieurs allemands ont tous dû quitter les usines où ils occupaient des postes de conseillers techniques.

Et chaque année, durant les manœuvres de l'armée, certains d'entre eux, particulièrement suspectés par la police, sont consignés dans leurs domiciles pour quelques jours.

On voit, par là, que le Japon ne se considère pas l'allié du Reich. S'il s'est compromis avec lui, c'est par pure stratégie politique et en gardant entière sa méfiance envers ses sujets qui résident chez lui. D'ailleurs, un ministre du Cabinet nippon ne déclarait-il pas, il y a quelque temps, à un diplomate nazi : « Vous, les Allemands, parce que vous êtes nos alliés, vous serez seulement les derniers à quitter l'Asie » ?

PROPAGANDE NAZIE

Berlin a cru pouvoir tempérer cette xénophobie en soumettant l'Empire du Mikado à une intense propagande culturelle et politique. Et elle a chargé ses diplomates de cette tâche.

C'est ainsi que l'ambassadeur de Hitler à Tokio, le général Eugène Otto, a entrepris, l'an dernier, une tournée dans les grandes villes du Japon. Ses visites devaient lui donner l'occasion de parler de l'Allemagne nazie, de ses succès scientifiques et militaires, et de l'amitié qui lie les deux peuples. Mais cette campagne échoua piteusement à cause de l'attitude réticente du gouvernement même qui était allé jusqu'à interdire à la presse la publication de ces discours et jusqu'à en limiter le nombre. De plus, on sait que, depuis quelque temps, les 300 diplomates du Reich à Tokio sont étroitement surveillés par la police. Cet échec poussa dès lors l'Allemagne à rechercher un autre moyen par lequel le public japonais pourrait être atteint par la propagande.

Elle essaya d'obtenir du gouvernement impérial la retransmission, par ses stations de radio, des émissions de Berlin. Mais elle se vit refuser catégoriquement cette faveur, sous prétexte que les émissions allemandes sur ondes courtes peuvent être parfaitement captées en Extrême-Orient.

Techniquement, le gouvernement japonais avait raison. Toutefois, il omettait de tenir compte de ce fait qu'aucun Japonais n'est autorisé à avoir un appareil récepteur à ondes courtes !

Enfin, un autre exemple de la désinvolture qui caractérise l'attitude des Japonais à l'égard de l'Allemagne est le refus des autorités nippones de laisser les nazis pavoiser à leurs couleurs les rues de Tokio, le jour anniversaire de l'adhésion du Japon au Pacte Tripartite.

DEUX IMPERIALISMES

Le Japon aurait-il donc fait son profit de ce qu'il a pu observer en Italie : le fascisme primitif nazifié et complètement transformé au point qu'il a livré l'Italie et son Duce au puissant allié germanique ? Peut-être... Mais il est tout de même, en ce qui concerne le Japon, deux autres facteurs d'égale importance, à savoir : 1° l'ambition démesurée de Hitler et ses visées sur l'Asie ; 2° l'orgueil racial des Japonais — car, après tout, s'ils veulent bien reconnaître que les Allemands sont des surhommes, ils n'oublient pas qu'ils sont, quant à eux, de descendance divine !

Les hommes d'Etat qui gouvernent l'Empire nippon connaissent très bien les ambitions impérialistes de Hitler. Aussi lui ont-ils catégoriquement refusé l'usage des territoires du Pacifique pour attaquer les Etats-Unis. Comment, d'ailleurs, le Japon admettrait-il de nouveau la présence des Allemands en Extrême-Orient lorsqu'il a tout fait, durant l'autre guerre, pour les en chasser ? Et cela, c'est un officier supérieur du Mikado qui l'a déclaré.

MEFIANCE

Il est intéressant, au surplus, de noter la réaction, il y a deux ans, du Japon devant les premiers succès nazis en Russie. Il semblait que l'avance de la Wehrmacht en direction de Moscou avait pour lui une signification qui dépassait le cadre du conflit européen. Il sentait la menace d'une marche vers l'Est-Extrême se préciser et comme peser particulièrement sur lui. Aussi la presse de Tokio ne put-elle s'empêcher de manifester son soulagement à l'annonce du redressement soviétique... Somme toute, en effet, le Japon préférerait avoir les Russes comme voisins plutôt que les canons des Allemands.

En ajoutant à ce qui précède les prétentions des sujets du Mikado qui attribuent à leur race une mission universelle, on se rend facilement compte du péril que représente pour eux le racisme nazi. La rivalité des deux races se manifeste précisément dans cette sourde méfiance (juste assez discrète pour ne pas transparaître dans les relations officielles) qui se révèle tout de suite à l'étranger le moins averti qui visite l'Empire du Soleil-Levant. On vous y déclarerait volontiers que le Japon n'a point d'alliés, que son gouvernement est « nipponphile » ; vous y entendriez des paroles comme celles-ci, qui sont de M. Matsuoka : « Les Allemands nous ont appris la guerre-éclair et nous ont communiqué les bleus de leurs Messerschmitts. Mais c'est, bien entendu, nous qui demeurons les seuls juges du moment opportun où nous devrons nous servir de l'un et de l'autre... »

...Et vous y apprendriez aussi — non sans quelque surprise — que les Allemands portent là-bas un sobriquet assez peu flatteur : leurs alliés jaunes les appellent « les vautours ».



Des aviateurs descendus par les appareils de chasse britanniques sont conduits dans un camion en lieu sûr, où ils résideront jusqu'à la fin des hostilités. Les prisonniers allemands ont perdu de leur foi. Pour eux, une chose compte désormais : la fin de la guerre.

Les Prisonniers Allemands

hantés par le spectre de 1918

Un journaliste britannique, Werner Knop, après avoir servi dans un camp de prisonniers, décrit les changements qui se sont produits parmi les Allemands captifs pendant trois ans de guerre, changements dont il a été le témoin.

Au moment où la bataille de Grande-Bretagne était à son point culminant, il n'était pas rare de rencontrer, dans quelque gare de chemin de fer britannique, la silhouette caractéristique d'aviateurs allemands. Vers la fin de 1940, la tunique de la Luftwaffe devint un spectacle moins familier et l'on pouvait apercevoir davantage d'uniformes bleus ou gris — les uniformes de la marine ou de l'armée allemandes. La menace de l'invasion pesait encore sur l'Angleterre et, quels que fussent les uniformes, les visages des ennemis tombés entre nos mains exprimaient invariablement la même conviction. Ils semblaient dire : « Nous sommes peut-être vos prisonniers maintenant, mais ce ne sera pas pour longtemps. »

Seuls ceux d'entre nous qui, dans les camps de prisonniers de guerre, étaient en contact constant avec les détenus allemands furent en mesure de se rendre compte à quel point ceux-ci étaient certains d'une victoire prochaine de Hitler. Ils purent suivre en même temps les changements qui se produisaient graduellement dans l'esprit des Allemands, au fur et à mesure de la marche des événements.

« Voulez-vous retourner aux Etats-Unis après la guerre ? » demandai-je à l'un des prisonniers qui avait vécu un certain temps en Amérique. « Impossible, me répondit-il d'un ton convaincu. L'Allemagne sera si grande après la guerre que nous aurons besoin de chaque homme et de chaque femme pour peupler ses territoires nouvellement acquis à l'est. En fait, nous demanderons probablement à quelques centaines de milliers de Germano-Américains de revenir dans le Reich après la guerre. »

C'était la première conversation amicale que j'avais avec un prisonnier. « Vous comprendrez sûrement que nous vous en voulons, me dit celui-ci. D'abord vous commencez cette guerre, puis vous y attirez quatre ou cinq pays afin qu'ils se battent à votre place, et maintenant vous n'avez même pas le cran de reconnaître que vous êtes battus à plate couture. Sans votre entêtement, la guerre serait terminée depuis longtemps. Et, ajouta-t-il un moment plus tard, les bombes et les sous-marins vous feront entendre raison assez tôt. »

Telle était l'attitude des prisonniers pendant les années 1940 et 1941.

•

La spectaculaire entrée en guerre du Japon suscita une vague d'enthousiasme parmi les Nazis. Lorsque j'essayai de l'atténuer en soulignant que l'avantage qu'ils gagnaient était contre-balancé par l'entrée en guerre des Etats-Unis, un jeune aviateur s'empressa de me déclarer :

« Il faudra beaucoup de temps aux Etats-Unis pour mettre en train leur force militaire. Dans la dernière guerre, ils étaient entrés dans le conflit en avril 1917, mais leur poids ne fut senti sur le front occidental qu'au cours de l'été 1918. Cette fois, il leur faudra probablement plus de temps encore, et ils ne seront pas prêts à entreprendre une action de grande envergure avant l'été 1943, au plus tôt. »

Je n'oublierai jamais non plus cette soirée de l'automne 1941 au cours de laquelle, une erreur s'étant produite au sujet des bagages de quelques prisonniers allemands nouvellement arrivés, j'emmenai avec moi à la gare un sergent-major, pour voir de quoi il retournait. Dans l'auto, il me demanda combien de temps encore, à mon avis, la guerre durerait.

« Je ne veux pas sous-estimer votre force, lui dis-je, mais je crois que d'ici trois ans à peu près, nous devrions en avoir fini avec vous. »

Sa réaction me fit presque capoter. Mon interlocuteur était devenu cramoisi ; il sautait sans arrêt sur le siège et hurlait en bavarois des jurons intraduisibles. « Himmel ! s'exclama-t-il enfin, vous pouvez rendre un homme fou avec ces histoires de victoire britannique. Chaque fois que je parle à l'un de vous, je reçois la même réponse : nous gagnerons en fin de compte, ou des sottises du même genre... Ce n'est pas naturel. C'est comme si on vivait au milieu d'une troupe de singes qui se prendraient pour des êtres humains. On sait que ce sont des singes, mais, tôt ou tard, on commence à se demander si, après tout, ce ne sont pas des êtres humains et si on n'est pas soi-même piqué, et pas eux... »

Je pouvais le comprendre. Quelquefois, placé en face de la phalange solide de la confiance allemande, confiance manifestée par un interminable cortège d'hommes de tous les types, j'avais pensé la même chose — mais en sens inverse. Un fait, au demeurant, était net : l'opinion des Allemands n'était pas influencée par un ressentiment dû au traitement subi par eux. Grâce, en effet, à la Convention de Genève de 1929, le sort du prisonnier de guerre en 1943 est beaucoup meilleur qu'en 1918. Dans les camps britanniques du moins.

•

Le changement chez les Allemands, quand il se produisit, fut soudain. Nous avions toujours supposé qu'ils prendraient grand soin à nous cacher leurs inquiétudes et leurs doutes. Ils l'essayèrent, jusqu'à un certain point.

La première fois que nous remarquâmes un changement dans l'esprit des Allemands, ce fut à l'époque de la grande offensive de la R.A.F., au cours de l'été 1942. Leur assurance arrogante avait disparu. La plupart de ces hommes avaient été faits prisonniers quelques semaines avant de parvenir à notre camp ; ils étaient très inquiets au sujet du sort de leur famille.

Quelques hommes de la Luftwaffe, originaires de Cologne, demandèrent s'il ne serait pas possible de leur faire une conférence sur la vie des civils dans Londres bombardée : ils voulaient se former une opinion sur la manière dont leurs concitoyens se comportaient pendant les violentes attaques aériennes sur Cologne. L'un d'eux, un sergent de cette ville, fut assez malchanceux pour interroger un caporal de Hull, l'une des localités les plus « blitzées » d'Angleterre. Le caporal et sa famille avaient durement souffert des coups de la Luftwaffe et plusieurs de ses parents avaient été tués. La description qu'il donna à l'Allemand de ce que l'on ressent dans une ville en flammes, alors que des bombes explosent toutes les quelques secondes, fut certainement réaliste et je doute que le sergent, après cela, pût assister à la conférence proposée.

Mais c'est seulement à la fin de l'été 1942 que les prisonniers nouvellement arrivés paraissaient vraiment préoccupés. Au moment de la ruée vers Rostov, et alors que les Allemands fonçaient à travers le barrage soviétique qui les avait contenus à l'entrée du Caucase, je les avais souvent entendus exprimer l'espoir que l'été de 1942 verrait les armées allemandes arriver aux frontières de l'Iran et au cœur même de la Russie, au delà de Moscou et de Léningrad. Lorsqu'il devint évident que l'offensive d'été avait été brisée par les Russes, les Allemands furent prompts à se rendre compte que tout l'aspect de la guerre s'en trouvait totalement changé.

Le contre-coup fut terrible. Je suis sûr que, pour beaucoup de soldats de la jeune génération, le spectre de 1918 apparut alors pour la première fois.

Les prisonniers récemment venus parlaient librement. Pour la première fois, depuis le début de la guerre, il était possible de s'entretenir de n'importe quel sujet avec les Allemands, et même de critiquer la politique nazie. Un officier de la marine marchande, avec qui j'abordai la question des pertes allemandes en potentiel humain, me fit part ouvertement de ses inquiétudes.

« C'est terrible, me confia-t-il. Nous perdons quelque chose comme un millier d'hommes chaque jour en Russie, sans parler des blessés et de nos pertes en mer, à l'ouest et en Afrique. Pis que tout : pendant que nous sacrifions la fleur de notre nation, les peuples conquis ne sont presque pas affectés par les ravages de la guerre. Si cette guerre dure assez longtemps, il est possible que l'équilibre des nations sur le Continent se déplace fortement en notre défaveur. »

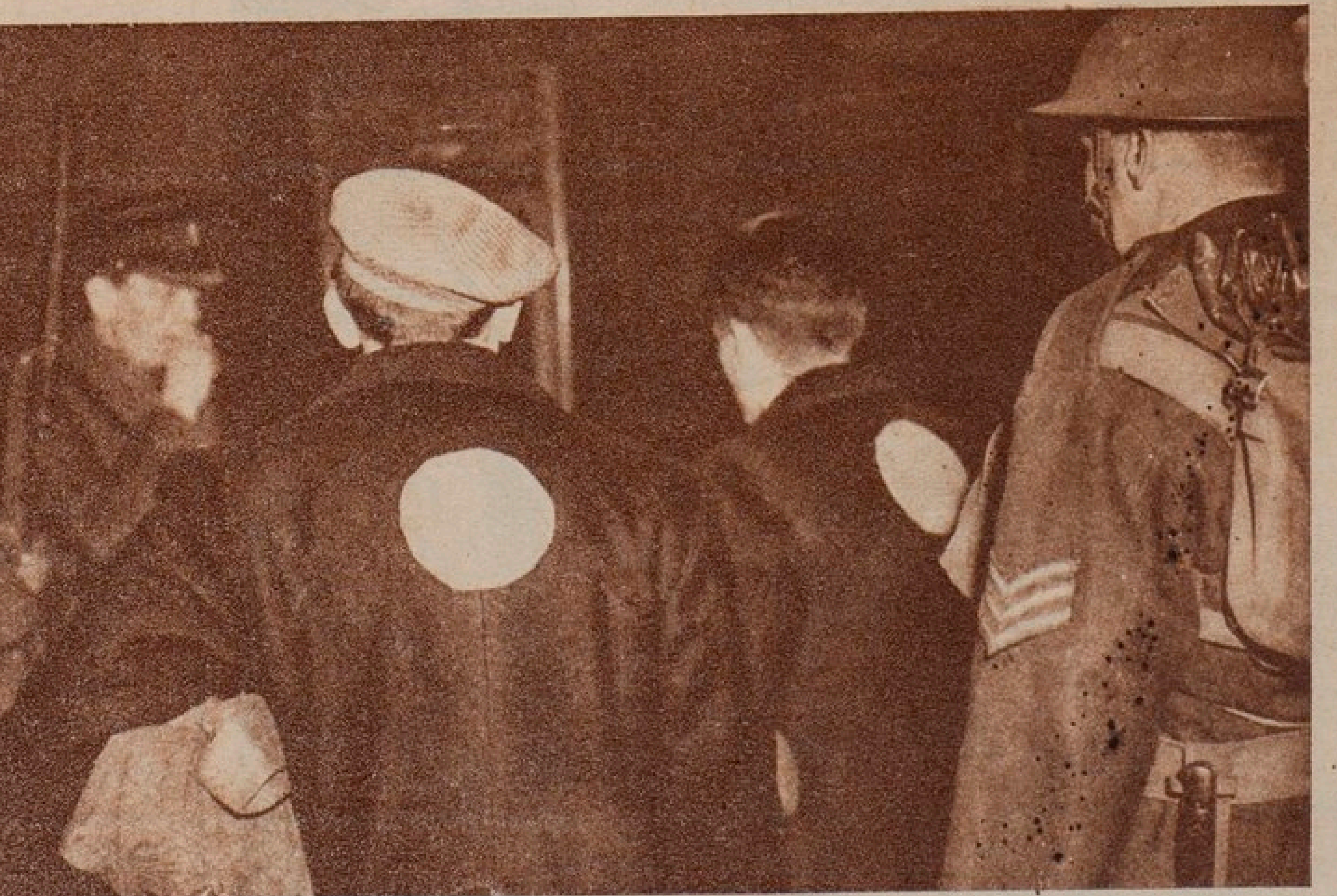
« Dans ce cas, rétorquai-je, à quoi bon gagner la guerre si, ce faisant, vous ne serez plus à même de développer les territoires conquis ? »

Sa réponse fut caractéristique. Et elle résume les remarques faites par plusieurs hommes de sa génération — 40 à 50 ans — toutes les fois que je relevais qu'il était insensé pour l'Allemagne de continuer à se battre.

« Les Alliés, soutenaient-ils, ne sont pas assez forts pour prendre la forteresse que nous avons faite du continent européen. Une partie de leurs effectifs doit être consacrée à la lutte contre le Japon ; une autre est dissipée grâce à l'activité de nos sous-marins, et ce qui reste n'est pas assez important pour enfoncer nos positions défensives en Europe. Et vous pouvez être sûrs que nous saurons comment mener une stratégie défensive générale de la manière la plus offensive possible. Rommel vous en a donné un avant-goût en Afrique. »

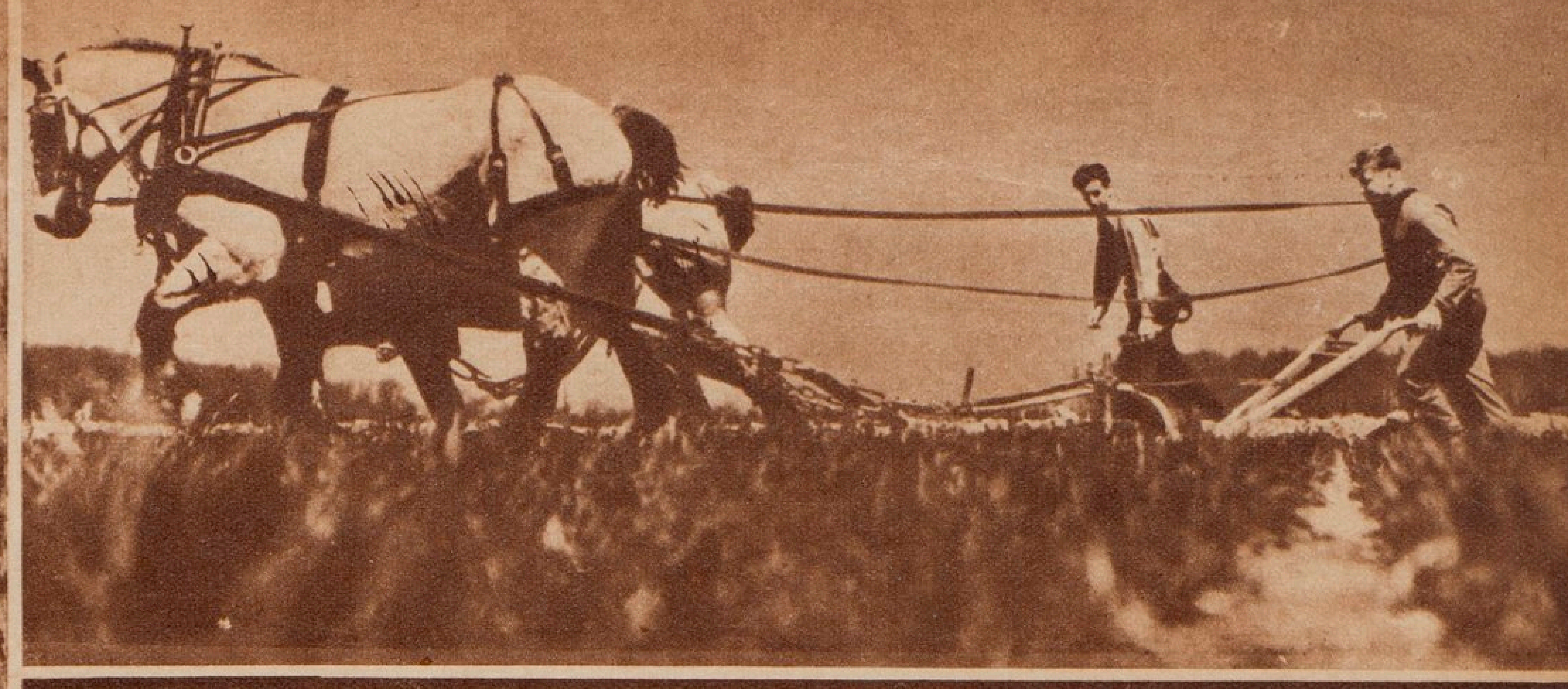
Les Allemands faits prisonniers en 1943 ne sont plus les mêmes hommes qu'en 1940. Leur confiance illimitée en eux-mêmes a disparu. Il y a trois ans, la possibilité d'une défaite ne pouvait jamais leur venir à l'idée. Maintenant, le spectre de 1918 ne cesse de les hanter. La mentalité allemande trahit d'ailleurs un manque singulier de réserves psychologiques. Elle dépend de l'aiguillon du succès, et si le succès fait défaut, il lui devient impossible d'engendrer cette force, cette foi inébranlable dont les Britanniques firent preuve pendant les journées sombres où, seuls et presque sans armes, ils relevèrent le défi d'un ennemi puissant.

Il est improbable, malgré tout, que le moral allemand s'effondre tant que les Alliés n'auront pas détruit l'illusion à laquelle tant d'Allemands s'accrochent encore, à savoir que la forteresse européenne peut être défendue contre toutes les attaques. C'est seulement lorsqu'un second front aura permis aux Alliés de prendre pied sur le continent européen que les fissures actuelles dans le moral allemand assumeront des proportions dangereuses. Mais on peut présumer avec certitude, je crois, que la rupture à ce moment se produira avec une rapidité et une force extraordinaires.

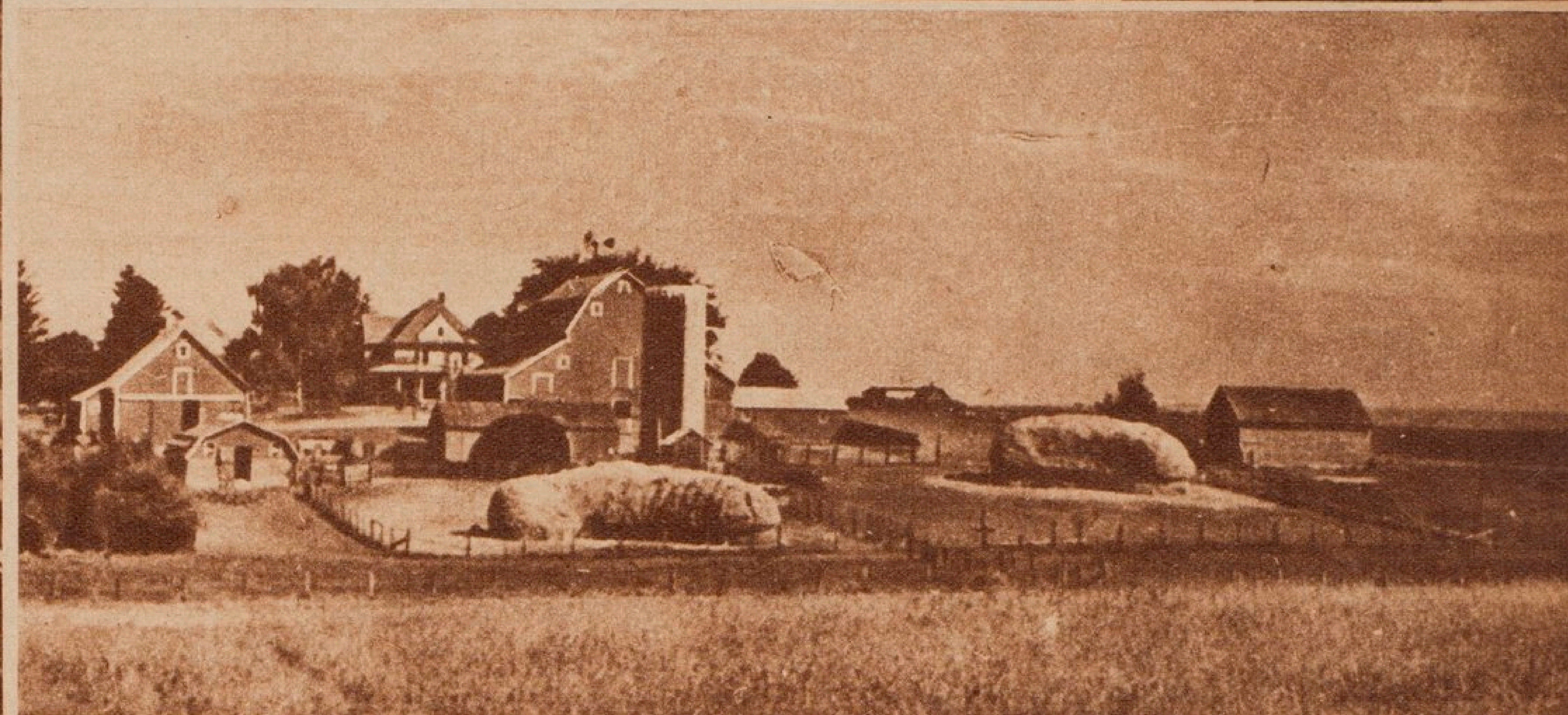


Un certain nombre de prisonniers allemands, le dos de leur habit marqué d'un cercle blanc, dans une gare de Londres en route vers le camp d'internement. Les événements leur ont fait perdre leur morgue et leur confiance en une victoire de Hitler.





...Les charrues croisèrent et recroisèrent les traces des ruisselets...



Les immenses étendues de blé.

Une ferme dans l'Etat de Iowa.

ASPECTS AMERICAINS

Nous sommes souvent étonnés de constater l'ignorance des étrangers sur l'Egypte, ses coutumes ou sa géographie. Mais nous-mêmes, après tout, si, par notre éducation, nous avons une connaissance assez approfondie de l'Europe, que savions-nous, avant la guerre, de contrées aussi importantes que l'Afrique Equatoriale, l'Afrique du Sud au les Etats-Unis ? Depuis que l'Egypte est devenue le carrefour de la guerre dans le Moyen-Orient, des contacts personnels nous ont donné l'occasion de nous intéresser à des êtres et à des contrées que nous ne connaissions que vaguement et d'une façon toute livresque.

Que représente, par exemple, à notre imagination, l'Amérique du Nord ? Des villes tentaculaires, des gratte-ciel, le triomphe du machinisme et de la production industrielle. Pour beaucoup d'entre nous, l'Américain est un type standardisé, ayant à peu près les mêmes caractéristiques d'un bout à l'autre des Etats-Unis. Et puis nous avons été trop habitués à voir l'Amérique à travers le prisme des productions cinématographiques : studios somptueux et bars des grandes villes, aventures romanesques du Far-West.

Pourtant, dans ce pays bouillonnant de vie, sillonné par des courants contraires, pays où tant de races se sont fondues, mais où les caractères forts gardent l'empreinte de leurs origines, chaque province a ses traditions, sa vie rurale et citadine qui lui est propre. Que connaissons-nous de ces provinces ? Pouvons-nous situer à peu près les Etats de Massachusetts, de l'Ohio ou du Kentucky ? A la rigueur, nous savons que la Californie est au bord du Pacifique et que la Floride se trouve dans le Sud.

Pour avoir une idée moins sommaire et plus juste de la véritable vie et mentalité américaines, il serait intéressant de laisser quelques écrivains américains d'aujourd'hui nous donner certains aperçus de leur ville, de leur campagne ou de leur province.

La littérature contemporaine américaine est d'une richesse ignorée de bien des lecteurs. Des traductions ont surtout fait connaître les auteurs de renommée internationale, mais les romanciers régionalistes, qui ont dépeint avec amour les beautés de leur pays ou en ont critiqué avec amertume les travers, n'ont souvent pas atteint le public étranger.

Ce public sait-il, par exemple, que tous les Américains ne sont pas des « self made men », et qu'il existe d'anciennes familles installées en Virginie depuis le XVIIe siècle, plus jalouses de leurs traditions que les aristocrates européens ? Hergesheimer et Ellen Glascow ont été les peintres de cette société, fière et appauvrie, qui s'adapte difficilement à l'industrialisation des villes, et qui considère avec dédain les nouveaux arrivants chargés de richesses

Voici comment Ellen Glascow exprime le charme de ces vieilles maisons virginiennes s'entourant d'une barrière de verdure et de recueillement : « Quelques heures plus tard, la lumière avait changé de nouveau et la clarté douce de l'après-midi flottait sur la vallée. Entourée de chênes touffus, la vieille maison était enveloppée de silence. Les oiseaux se taisaient dans les arbres, les feuilles ne frémissaient plus sur leurs tiges, et les ombres étaient si transparentes qu'elles ne semblaient que les vagues atténuées de la lumière. »

Willa Cather, qui est peut-être l'écrivain américain le plus émouvant de cette génération, sait rendre avec autant de charme que de force descriptive les paysages de Nébraska, où les pionniers défrichent le sol, où « l'herbe est le pays comme l'eau est la mer » : « Aussi loin que nous pouvions voir, des milles d'herbe cuivrée étaient comme trempés dans l'étincellement du soleil qui était plus fort et plus cruel qu'à aucun autre moment du jour. Les champs blonds de maïs devenaient d'or rouge, les meules de foin étaient rosées et jetaient de longues ombres. Toute la prairie était comme un buisson ardent qui ne se consumait pas. Cette heure avait toujours l'exaltation de la victoire, d'une fin triomphante comme la mort d'un héros qui meurt jeune et glorieux. C'était une transformation soudaine, une glorification du jour. »

Plus tourmentées sont ses descriptions du Sud-Ouest, de ces étendues immenses de sables et de rochers où les Indiens, « drapés dans leurs couvertures, assis sur leur mule ou marchant à côté d'elle, se meuvent à travers la pâle plaine, aux buissons couverts de nouveaux bourgeons, contournant les vagues de sable, comme si c'était leur principal souci de passer inaperçus et silencieux, à travers une contrée s'éveillant avec le printemps ».

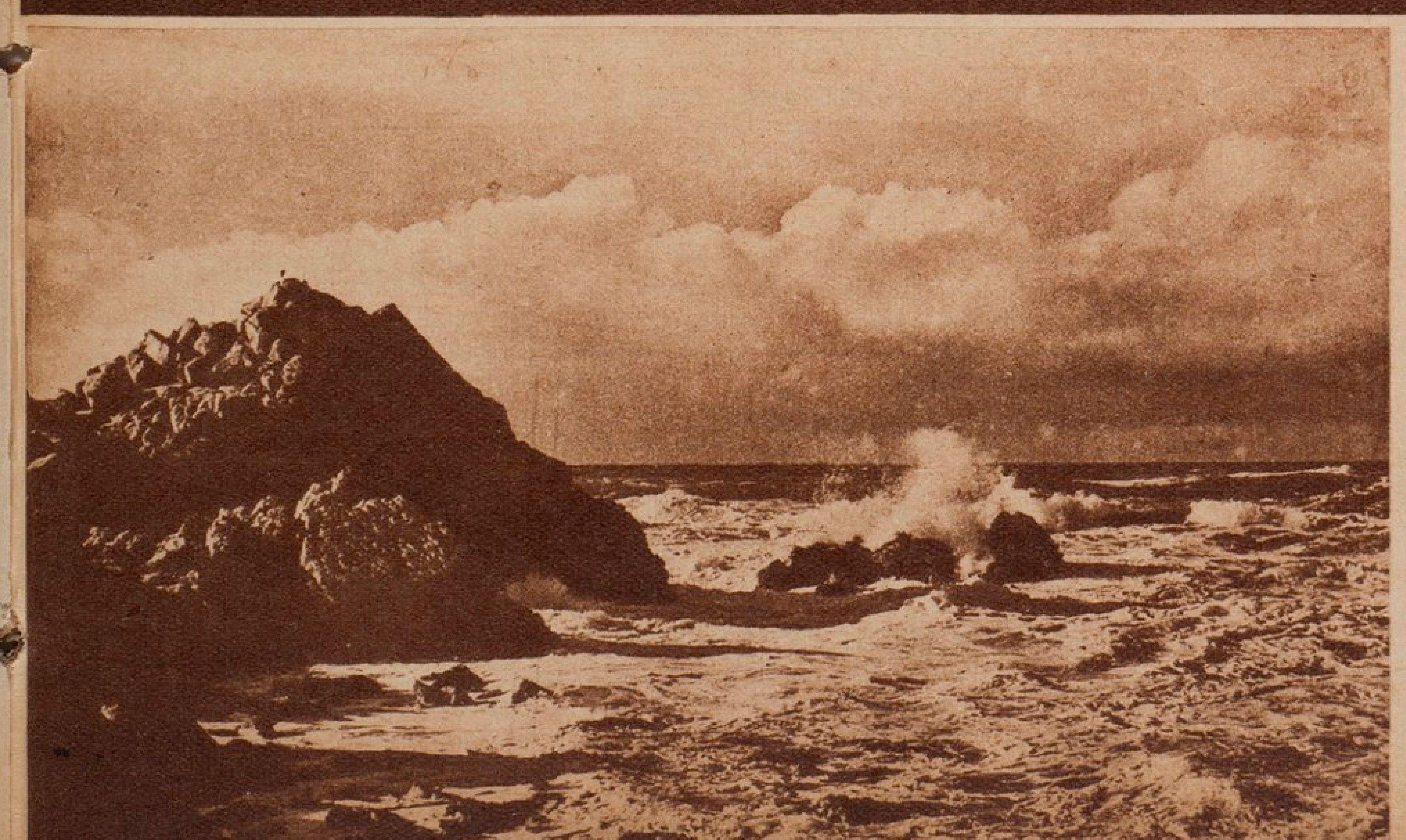
John Steinbeck est le peintre fervent des provinces de l'Ouest, où la terre est riche et tendre, où les arbres ploient sous le doux fardeau des fruits, que ce soient les prunes violettes, les pêches duveteuses ou les lourdes grappes de raisins rouge, pourpre et jaune, et où germent les immenses étendues de blé : « Les dernières pluies tombèrent doucement sur la campagne rousse et sur une partie de la campagne grise de l'Oklahoma et ne transpercèrent pas la terre couturée. Les charrues croisèrent et recroisèrent les traces des ruisselets. Les dernières pluies firent vite lever le grain et éparpillèrent des colonies de mauvaises herbes sur les bords des routes, de sorte que la contrée grise et la contrée rouge sombre disparurent sous un tapis de verdure. Dans les derniers jours de mai, le ciel devint pâle et les nuages qui étaient si longtemps suspendus comme de hautes houppes furent dissipés. Le soleil flamboya, jour après jour, sur le maïs grandissant, jusqu'à ce qu'une ligne brune s'étendit sur le bord de chaque baïonnette verte. Les nuages apparurent, s'effacèrent et, bientôt, n'essayèrent même plus de reparaître. Les herbes devinrent plus foncées pour se protéger et ne se répandirent plus. Sur la surface du sol se forma une mince croûte qui durcit et, comme le soleil devenait plus pâle, la terre aussi pâlissait, rose dans la campagne rouge, blanche dans la campagne grise. »

On peut, de cette façon, connaître l'Amérique et chacune de ses provinces, en lisant ses meilleurs écrivains : ainsi, Julia Peterkin et Du Bose Heyward ont décrit le charme étrange de la Louisiane où subsistent encore les habitudes et les mystérieuses coutumes des populations nègres ; Sinclair Lewis a synthétisé d'une plume cruelle les ridicules des petites villes du Middle West ; Edith Wharton a donné la marque dramatique de son talent aux caractères de la nouvelle Angleterre. Les paysages, les êtres nous deviennent ainsi familiers et sont plus vivants à notre imagination que si nous les avions connus en lisant une froide étude géographique ou sociale.

NELLY VAUCHER-ZANANIRI

Côte de la Californie.

...L'herbe est le pays comme l'eau est la mer...





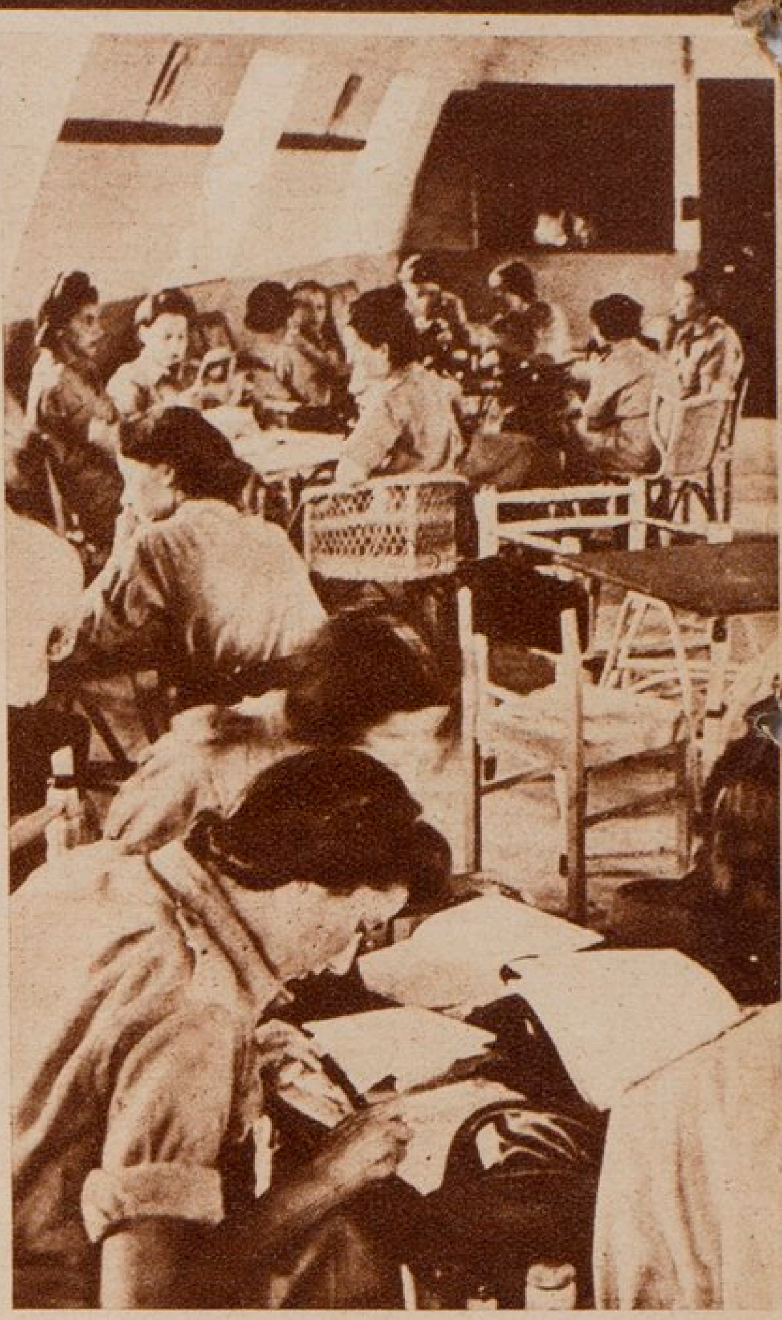
FEMI



RECREATION, SOUS L'ŒIL SEVERE DE LEUR ENTRAINEUR, LES WAAFS DEFILENT BALLONS EN MAINS

DES EXERCICES DE CULTURE PHYSIQUE LES AIDENT A SE MAINTENIR EN FORME.

DANS LEURS MOMENTS DE LOISIR, LES WAAFS AIMENT GOUTER AUX PLAISIRS DE LA NAVIGATION SUR LE NIL.



LES WAAFS SE LIVRENT

Voici

De nouvelles recrues viennent tous les jours grossir le rang des WAAFS dont la tâche est inséparable de celle des aviateurs de la R.A.F. Lord Trenchard, fondateur de la R.A.F., n'a-t-il pas déclaré récemment que ce corps féminin faisait « partie intégrale de la Royal Air Force » ? Alors qu'au début de la fondation de cette organisation quelques tâches seulement étaient dévolues aux WAAFS, elles s'acquittent aujourd'hui de toutes sortes de travaux.

Bien entendu, les WAAFS doivent

VOULEZ-VOUS ETRE BELLE ?

Cet hiver vous vous êtes laissé aller, car les gros lainages, les lourds manteaux, les fourrures, dissimulant en partie les imperfections physiques, incitent dangereusement à la paresse corporelle.

Et vous voici désolée, le printemps venu, en songeant au tailleur clair que vous n'oserez pas porter aux sports et aux jeux en plein air, pour lesquels il vous faudra vous dévêtir. Jambes alourdies, taille épaissie, ventre trop rond... Que de désastres constatés devant la glace !

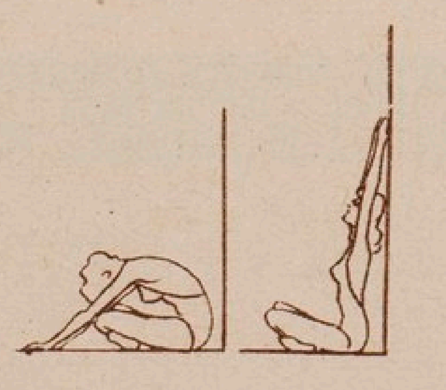
Vous vous dites qu'il faudra rattraper le temps perdu. Un peu tard... Mais pas trop tard. Avec de la volonté, de la persévérance, un peu de courage, beaucoup d'attention, vous pouvez retrouver dans les trois mois une ligne idéale.

C'est dire que vous serez parfaite pour les grandes vacances, mais que déjà dès mai, vous constaterez en vous une transformation sensible.

Voici les exercices que vous ferez régulièrement, chaque matin, pendant trois mois :

I

Asseyez-vous, à 10 centimètres environ d'un mur, jambes croisées en tailleur. Laissez d'abord le buste tomber en avant, tête penchée, dos arron-



di, puis redressez-vous vivement, vos bras s'élevant et allant toucher le mur en arrière. Retombez en avant, redressez-vous, etc... Faire dix fois de suite.

II

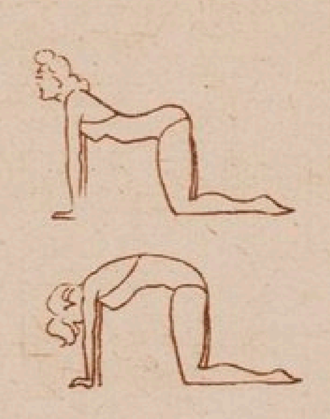
Allongez-vous sur le dos, bras en



arrière, genoux fléchis. Asseyez-vous d'un seul élan, les bras tendus, les mains touchant les genoux. Redescendez doucement en arrière, relevez-vous. A faire quinze fois.

III

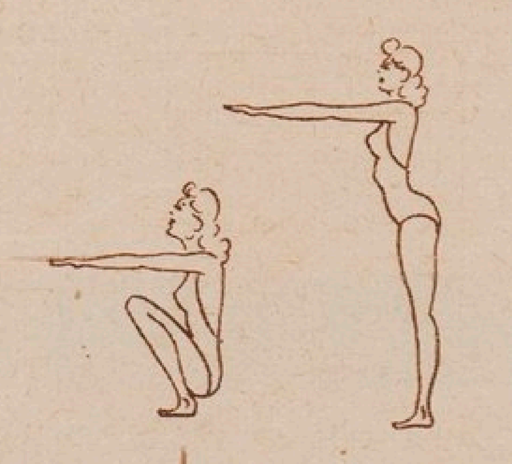
A genoux, plus exactement à quatre pattes, les avant-bras appuyés au sol. Creusez les reins en élevant la



tête en l'air, puis baissez la tête en arrondissant le dos — comme un chat qui fait le gros dos. Ainsi de suite vingt fois.

IV

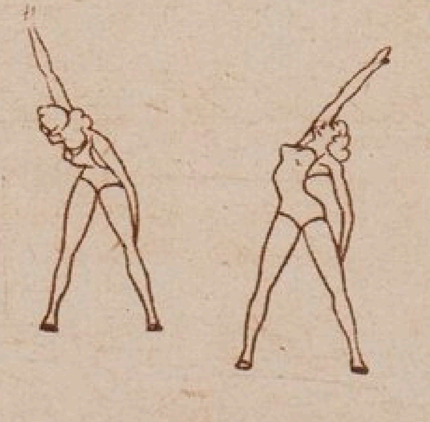
Asseyez-vous sur vos talons, bras tendus en avant. Rentrez le ventre en contractant les muscles fessiers et



levez-vous sur les talons, tout en sortant les reins. Revenez à la position de départ en décontractant le ventre. A faire vingt fois.

V

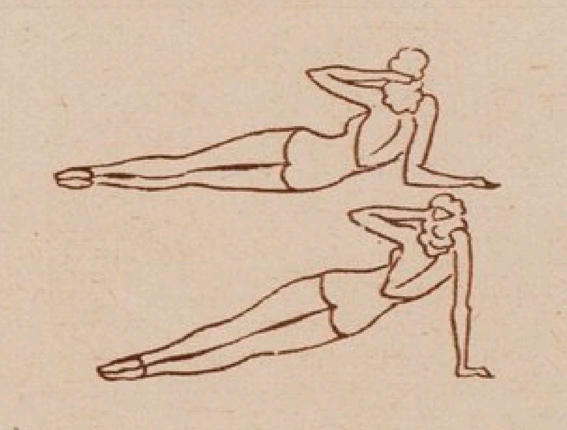
Debout, les jambes écartées, laissez tomber le buste en avant, la main droite enlaçant par derrière la jambe



droite à la hauteur du genou. Sans lâcher le genou, roulez le buste vers l'extérieur, d'abord sur le côté droit, puis à l'arrière, bras gauche au-dessus de la tête, et revenez en avant. Pendant ce mouvement, poussez tout le bassin en avant. Faites-le cinq fois de chaque côté.

VI

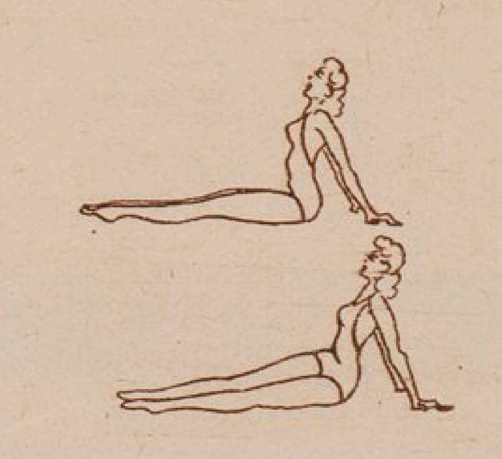
Asseyez-vous sur une hanche, jambes allongées et jointes, en vous appuyant sur la main. Soulevez-vous grâce à l'appui pris sur la main et sur les pieds, soulevez-vous le plus haut



possible en tendant l'autre bras libre arrondi au-dessus de la tête et en étirant le corps au maximum. Redescendez à la position assise. Dix fois en tout, cinq de chaque côté.

VII

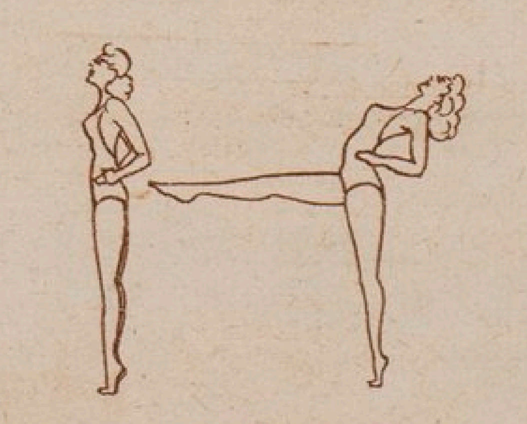
Assise, jambes étendues, buste droit, mains portées un peu en arrière et posées à terre. En gardant les jambes jointes et sans détacher les



mains du sol, roulez un peu sur une hanche, puis rapidement portez-vous sur l'autre hanche. Ainsi de suite une quinzaine de fois.

VIII

Debout, mains aux hanches. Elevez une jambe en avant. Lorsqu'elle forme avec votre corps un angle droit,



renversez lentement le buste en arrière. Revenez à votre position de départ. Cinq fois avec chaque jambe.

Jeunes filles

N'OUBLIEZ JAMAIS...

Soyez naturelle, je vous prie. Si vous saviez à quel point, dans une réunion où toutes les femmes sont très maquillées, on regarde avec plaisir un visage de jeune fille qui a su garder sa fraîcheur et qui s'est bien gardée de dissimuler sous d'épaisses couches de fard le délicieux velouté de ses dix-huit ans !

Pour ce qui est du fard, je suis bien de l'avis de votre mère : je vous engage à n'en user qu'avec une extrême modération.

POUR VOTRE TEINT

Un rouge à lèvres presque rosé. Jamais rien sur les yeux. Jamais rien sur les cils. Un soupçon de rouge sur les joues si vous n'avez vraiment pas bonne mine. Un nuage de poudre extrêmement fine et que vous choisirez avec soin de la nuance exacte de votre peau.

POUR VOTRE COIFFURE

Un visage jeune n'a pas besoin d'une coiffure compliquée. Mais il est absolument indispensable que les cheveux soient ordonnés, souples et soyeux. Retenez l'essentiel : brossage copieux matin et soir, tous les jours, bain d'huile avant chaque shampooing et lavage fait soit avec des œufs, soit avec un shampooing de bonne qualité.

POUR VOS MAINS

Soignez vos mains. Enduisez-les d'une crème après les avoir lavées. Soignez vos ongles. Qu'ils soient toujours nets, bien coupés, pas trop longs. N'employez pas de vernis de teinte foncée.

POUR VOTRE SILHOUETTE

Vous êtes encore à l'âge où toutes les imperfections physiques peuvent être corrigées. Faites de la culture physique, régulièrement chaque matin, pendant au moins 15 minutes.

N'oubliez jamais les exercices respiratoires. Ils vous aideront non seulement à développer votre poitrine, mais activeront encore votre circulation sanguine et vous donneront bonne mine.

Après la culture physique, une bonne douche suivie d'une friction au gant de crin vous permettra d'être fraîche et dispose pour le reste de la journée.





LEVEES TOT, ELLES S'APPRETENT A DEFILER COMME DE VRAIS SOLDATS DEVANT LEUR INSPECTRICE.

A DIVERSES OCCUPATIONS

LES WAAFS

gravir pas à pas les échelons qui les conduiront aux plus hauts sommets de leur carrière, et là, seule la valeur compte, de même que l'application que chacune de ces jeunes femmes met dans l'accomplissement de son travail.

Voici un reportage photographique montrant les WAAFS dans diverses occupations quelque part dans le Moyen-Orient. On se rendra compte de l'atmosphère de bonne humeur dans laquelle elles vivent et qui les aide à maintenir toujours et dans toutes les circonstances une forme splendide.



LE CHEF DES WAAFS, WYNNE EYTON, QUI EXERCE UN CONTROLE RIGOUREUX SUR LES JEUNES RECRUES.



TROIS WAAFS SUIVENT ATTENTIVEMENT LES PROUESSES D'UN PILOTE HABILE.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

« Sois-je du ciel écrasé si je mens », dirai-je à la manière de Molière, car ce que je vais vous conter est la narration fidèle de la plus stricte vérité. Ouvrez bien grandes vos petites oreilles et oyez-moi. Je traversais hier une des artères les plus encombrées du Caire lorsque je rencontre, sur un trottoir, une de vos meilleures amies, Isabelle, qui, m'apercevant, vient vers moi et, avant que j'aie eu le temps de lui demander de ses nouvelles et de celles de son mari, m'envoie à la figure :

« Etienne et moi allons divorcer. » L'éclatement d'une bombe n'aurait pas produit sur moi un effet aussi foudroyant, car j'estimais, et vous aussi, j'en suis sûr, qu'Isabelle et son mari formaient le couple le plus uni et, pensai-je également, le plus heureux qui se pût trouver.

Ravalant ma salive, je me pris à la questionner, tandis que nous continuions de faire route ensemble, sur les raisons qui avaient motivé une pareille décision de leur part.

— Mais il n'y a absolument aucun motif sérieux à la chose, me dit-elle avec de grands yeux écarquillés. C'est d'un commun accord qu'Etienne et moi avons jugé que, ne pouvant plus nous entendre, il valait mieux suivre chacun notre destinée. D'ailleurs, nous gardons entre nous les rapports les plus amicaux et je ne vous cacherai pas que je m'en vais de ce pas le retrouver et que nous déjeunons ensemble. Vous me feriez plaisir, et certainement à Etienne aussi, de vous joindre à nous.

Je restai, comme vous le supposez, bouche bée. Non, tout de même, je ne pouvais décemment pas accepter l'invitation qui m'eût mis dans une situation bien embarrassante si, par hasard, l'un ou l'autre ouvraient question devant moi de leur séparation. En pareil cas, je ne pouvais faire office ni de médiateur, puisqu'ils étaient parfaitement d'accord, ni de juge, puisqu'ils n'en appelaient à aucune sentence, ni de critique, puisque je n'avais aucun droit ni d'agréer ni de désapprouver une pareille façon d'agir, ni de quoi que ce soit d'autre.

Aussi déclinai-je l'offre le plus poliment possible en prétextant, de mon côté, un engagement antérieur.

Voilà, ma chère cousine, pourquoi on divorce aujourd'hui : pour rien. Comprenez la chose si vous le pouvez. Quant à moi, je donne ma langue au chat, mais je suis sûr que vous serez abasourdie autant que moi par cette nouvelle aussi inattendue qu'invraisemblable, et que vous prendrez, comme je l'ai fait, le sage parti de vous taire.

Je vous laisse, ma bonne et tendre amie, en vous envoyant tous les vœux

de votre dévoué cousin
SERGE FORZANNES

DEUX RECETTES UTILES

Vous ne verserez pas une larme, en épluchant des oignons, si vous prenez la précaution de les jeter préalablement pendant quelques minutes dans de l'eau bouillante et ensuite dans de l'eau froide.

Vous éviterez que le bois du balai heurte en balayant les pieds et les moulures inférieures des meubles en fixant autour du balai un morceau de bourrelet ordinaire recouvert de velours de coton.

Conseils à mes nièces..

Nièce « Rien que lui »

Vous l'aimez mais vous ne voulez pas le lui dire ? Pourquoi toutes ces complications ? L'amour sincère est tellement simple, tellement dépourvu d'artifices et de complications... Puisque ce jeune homme veut vous épouser, je ne vois pas du tout pourquoi vous lui joueriez la « comédie de la froideur », comme vous nommez votre jeu. Il pourrait s'imaginer que vous ne tenez pas à lui, et disparaître. Que deviendriez-vous alors ?

Nièce « Qui de nous deux a raison ? »

C'est votre fiancé. Vous n'avez pas le droit de le faire attendre régulièrement pendant une demi-heure chaque fois que vous lui donnez rendez-vous en ville. Quand donc les femmes se décideront-elles à comprendre que le fait d'arriver à l'heure convenue est un des moyens les plus sûrs de s'attirer la sympathie du sexe masculin ? Si vous le vouliez vraiment, je suis sûre que vous pourriez arriver à temps. Essayez, vous verrez, c'est tout simplement une question d'entraînement.

Nièce « Coquette »

Votre conduite est absolument fausse. Comment voulez-vous que ce jeune homme vous épouse si vous passez votre temps à lui faire croire que vous ne l'aimez pas ? Pourquoi lui jouez-vous cette comédie ? Vous imaginez-vous vraiment qu'il se déclarera parce que vous êtes froide et lointaine ? Encouragez-le. Faites-lui comprendre que vous tenez à lui. Alors seulement vous pourrez espérer un heureux dénouement.

Nièce « Clarisse »

Je vous remercie pour votre aimable lettre et pour les recettes. Je suis certaine qu'elles me seront fort utiles. Pour les rides en question, il ne vous reste qu'un moyen : faites-vous faire une opération esthétique. Celle-ci ne présente nul danger et vous en sortirez rajeunie, avec un teint splendide. Votre mari a raison. Vous n'avez pas le droit de vous laisser aller ainsi.

Nièce « Fortunée S. »

Pourquoi ce manque de confiance ? La guerre ne durera pas toujours et j'espère que nous vivrons encore de beaux jours. Ayez donc un enfant, puisque votre époux le désire tellement. Faites confiance à la vie. Ne soyez pas pessimiste et ne voyez pas exclusivement le mauvais côté des choses.

Nièce « Abandonnée »

Je regrette de vous le dire, mais la faute a été entièrement de votre côté. Vous avez joué la comédie de l'amour à ce jeune homme, seulement parce que vous teniez à sa fortune et à sa situation sociale. Il s'en est aperçu, vous a quittée et vous trouvez le moyen de vous plaindre et de le traiter de goujat ? Maintenant vous vous rendez compte que vous l'aimez vraiment ? Eh bien, allez le trouver, expliquez-lui tout clairement. Bonne chance...

Nièce « Près de ma chambre »

Mélangez quelques gouttes de térébenthine à votre cire à astiquer. Vous serez ainsi débarrassée des parasites en question. Je ne comprends pas du tout comment vous avez pu attendre si longtemps... Un autre moyen, tout aussi bon, consiste à laver le parquet à l'eau chaude et à la soude, puis à passer de l'eau additionnée de quelques gouttes d'acide phénique. Laissez sécher et n'astiquez que le lendemain.

Nièce « Amoureuse de la vie »

Oui, vous avez raison. Bonne ou mauvaise, la vie vaut la peine d'être vécue, surtout si nous lui faisons confiance. La malchance finit par disparaître un jour et l'on se rend compte que le soleil brille toujours. Maintenant que vous avez traversé cette mauvaise période sans vous laisser abattre, je suis sûre que vous aurez de grandes joies. Vous les méritez, vous avez été tellement courageuse...

Nièce « Pieds fatigués »

Voici un excellent exercice pour vous : tenez-vous debout, les pieds légèrement écartés, les mains à la taille. Sautez d'un pied sur l'autre en claquant sur le sol de tout votre poids. Cet exercice fortifiera vos chevilles, assouplira vos pieds et activera votre circulation sanguine.

Nièce « Trop grosse taille »

Pour vos chevilles, voyez ma réponse à « Pieds fatigués ». Voici, d'autre part, un exercice pour votre abdomen : étendue sur le sol, jambes repliées, posez vos mains derrière votre tête, paumes appliquées à terre. En poussant sur vos bras, creusez votre taille et, par l'effort des muscles abdominaux et des muscles des jambes, soulevez-vous au-dessus du sol, en pont. Faites plusieurs fois de suite, et très lentement, le mouvement de descente et de montée.

Nièce « Que faire ? »

Tout quitter, tout rompre. C'est la seule solution. Je n'approuve pas du tout les liaisons en général, et les liaisons avec des hommes mariés en particulier. Si vous êtes courageuse et forte, vous recommencerez votre vie loin de ce milieu. Vous me dites que votre vie actuelle vous dégoûte ? C'est tout simplement parce que vous savez que vous agissez mal. Oui, vous pouvez m'écrire de nouveau, je serai heureuse de pouvoir vous aider un peu.

TANTE ANNE-MARIE







NOS CONTES

ELLE S'APPELAIT *Kathleen*

Cette histoire est arrivée telle que je la raconte. Seuls les noms ont été changés pour des raisons fort compréhensibles.

Au sud d'une des principales stations de Londres, plusieurs rues se croisent. C'est d'ailleurs un des endroits les plus mouvementés de la ville les jours de semaine entre 5 heures et 6 heures de l'après-midi.

La papeterie où je suis employé fermait à 6 heures. Et ce jour-là, il ne me prit pas plus de cinq minutes pour arriver devant la station. Quelqu'un appela : « Jimmy Burke ! » Un homme, marchant rapidement devant moi, s'arrêta brusquement et tourna la tête. Je m'arrêtais aussi. Jusqu'à maintenant, je ne sais pas qui a crié mon nom ; tant de choses se passèrent dans les 30 secondes qui suivirent, que je n'eus pas le temps d'identifier la voix. Il y eut un coup de frein brusque et le grincement des roues sur le pavé, puis je vis l'homme devant moi tomber sous les roues de l'auto. Il était inconscient quand nous arrivâmes près de lui, et deux minutes plus tard j'étais dans un taxi, supportant le poids de sa tête sur mon épaule. Nous nous dirigions, à toute allure, vers l'hôpital le plus proche. Dès que nous y arrivâmes, on le transporta dans la salle d'opération et j'attendis anxieusement dehors, pensant que peut-être on aurait besoin de moi quand il se réveillerait. Une infirmière me trouva dans le corridor, après ce qui me sembla être une éternité, et me conduisit dans une sorte de bureau privé. Bientôt, un médecin m'y suivit.

— Est-ce que cet homme est un de vos amis ? demanda-t-il.

— Je ne l'avais jamais vu avant l'accident, répondis-je.

Il secoua la tête.

— C'est encore un de ces cas mystérieux, dit-il finalement. Il n'y a aucune pièce permettant de l'identifier.

Le docteur regarda sa montre.

— Il vivra une heure au plus, peut-être pas tant. Voulez-vous le voir ?

— Non ! m'écriai-je.

Puis, me rappelant la rapidité avec laquelle il s'était retourné quand on avait appelé « Jimmy Burke » :

— Oui, répondis-je, je le verrai.

On l'avait transporté dans une chambre. Je crus, tout d'abord, qu'il était mort quand l'infirmière m'y introduisit.

— Burke, murmurai-je.

Il ouvrit les yeux. On pouvait voir alors qu'il ne tenait que par ses nerfs. Il était déjà presque mort ; seul un puissant effort de volonté l'aidait encore à vivre.

Il remua les lèvres et j'eus l'idée qu'il voulait me parler. Je me penchais tout près de son visage.

— Kathleen... murmura-t-il en un soupir.

Et j'eus le temps de me demander s'il délirait, avant qu'il ne continuât :

« ...Dites-lui... j'ai essayé. Je devais la rencontrer samedi. Vous lui direz, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je. Que dois-je dire ?

Je me demandais s'il choisissait ses mots, ou s'il essayait de prendre des forces. Alors que j'étais encore penché sur lui, l'infirmière revint et le considéra gravement. Nos regards se rencontrèrent ; elle secoua tristement la tête et sortit.

— Dites-lui simplement que je l'aime, dit-il finalement. Que je l'aime... j'allais à sa rencontre.

— Où pourrais-je la voir ? demandai-je.

Mais il continua comme s'il n'avait pas entendu ma question :

— Elle doit savoir que je ne l'ai pas abandonnée. Elle n'a eu que de mauvais moments, mais elle doit être certaine que je l'aime. Nous nous sommes rencontrés dans le train au printemps dernier. Je voulais l'épouser alors, mais elle ne le pouvait pas. Tout ce que je sus quand elle partit fut son nom ; tout ce qu'elle sait, c'est le mien. Nous avions décidé d'attendre une année. Samedi, il y aura un an et je devais la rencontrer à midi.

— Où ? demandai-je désespérément, car il était évident qu'il s'en allait doucement.

— Dites-lui... marmotta-t-il.

Mais il n'acheva pas. Son regard était fixe. Il était mort.

•

Seules les personnes qui vécurent une histoire analogue peuvent se rendre compte de l'effet produit sur moi par cette aventure. Il y eut une enquête et, naturellement, le corps de l'homme ne fut pas réclamé. On l'inhuma tout de suite.

Mais je ne pensais pas tant à lui qu'à la jeune fille qu'il devait voir samedi.

Si seulement il m'avait dit quel était son nom de famille, ou bien le lieu de leur rendez-vous... Si... Cent « si » se présentaient à mon esprit, et la solution n'en était pas plus avancée.



Je suis sûr maintenant qu'elle dut attendre toute la semaine ; allant, probablement, tous les jours à l'endroit convenu, s'y rendant, peut-être, une heure plus tôt et restant une heure plus tard que le temps fixé. C'était, peut-être, le hall d'un hôtel, ou la station, puisqu'il s'acheminait dans cette direction le jour de l'accident. Bien que ce ne fût que jeudi, peut-être allait-il voir si elle était venue plus tôt et si elle attendait.

Ils avaient attendu un an, ils pouvaient bien attendre trois jours de plus. Le lieu du rendez-vous était, peut-être, une librairie, un parc, une église, ou bien un restaurant. Je pensais à tous les lieux possibles et je perdais beaucoup de temps à chercher de-ci de-là, à essayer de deviner. Mais cela ne me conduisit à rien.

Dix jours plus tard, dix jours de vaines recherches, une jeune fille mit un billet d'un shilling sur le comptoir devant moi et demanda cent cartes postales. La commande n'avait rien d'extraordinaire. Aussi, ce n'est pas cela qui me força à regarder ma cliente. Elle devait avoir 25 ans, mais elle avait l'air d'une personne ayant beaucoup souffert. Je pensais que seule une jeune femme comme celle qui se trouvait devant moi pût être capable d'éveiller l'amour de Burke. Et, pour la première fois de ma vie, je souhaitais qu'il fût chose courante de parler aux étrangers. J'aurais voulu lui dire mon nom et lui demander le sien.

Si je n'avais pas regardé la jeune fille avec attention, je n'aurais pas taché d'encre le bord des cartes postales que je lui tendis.

Je la surveillais. Elle regarda les cartes comme si, les ayant payées, elle n'en voulait plus. Son regard rencontra le mien. Il ne m'en fallut pas plus pour constater qu'elle avait pleuré. Si elle était restée une minute de plus, je suis sûr que je l'aurais appelée Kathleen ; mais je ne pouvais m'y décider.

Elle soupira, se retourna et sortit. Elle marchait comme si elle était très fatiguée. Puis elle disparut. Alors j'eus la certitude que c'était la personne à qui le message de Burke était adressé. Je venais de manquer la seule occasion de le lui transmettre.

•

— Il y a une carte pour vous.

Elsie, ma belle-sœur, me la tendit, comme je rentrais quelques jours plus tard à la maison après une heure de vaines recherches. C'était une carte postale ordinaire. J'en avais vendu des milliers. Elle m'était adres-

(*Lire la suite à la page suivante*)





ENTRAINEMENT AVANT L'NVASION

Un régiment de la R.A.F. subit, dans le sud de l'Angleterre, un entraînement intensif en vue de la prochaine invasion de l'Europe par les troupes alliées. Voici quelques soldats traversant une mer de flammes.

sée effectivement. Je la retournais et un frisson glacé me parcourut : « Jimmy, il est arrivé quelque chose. Je n'ai pas pu me trouver là-bas. Si vous êtes mon Jimmy, vous saurez de quoi je parle. Je serai là, le même jour à la même heure, l'année prochaine. Tout ce que je connais, c'est votre nom et le quartier que vous habitez, aussi j'écris à tous les J. Burke qui s'y trouvent. Jimmy, je vous en prie, pardonnez-moi de vous avoir manqué... Kathleen. »

— De quoi s'agit-il ? demanda Elsie.

— De rien, répondis-je.

Je ne pouvais encore parler. Je ne pouvais pas plus empêcher mes mains de trembler comme je retournais la carte pour vérifier l'adresse. C'est alors que je vis une petite tache d'encre sur le bord.

— Elsie, m'écriai-je, c'est une de ces cartes !

— Quelles cartes, Jimmy ?

— Une de ces cartes postales que j'ai vendues à la jeune fille dont je vous ai parlé.

— La carte ne vous est donc pas destinée, dit-elle.

— Elle était là, répliquai-je.

Et je fus assez bête pour ne rien lui dire.

Voilà l'histoire. Comme je l'ai dit, je ne sus jamais qui m'appelait en ce tragique après-midi. Je ne sais rien de la femme ni de l'homme, excepté que je promis de faire parvenir son message. Je comprends quel enfer une jeune fille comme celle-ci peut traverser pour l'homme qu'elle aime, et quel enfer ce sera pour elle d'attendre une autre année et de ne pas le voir venir, pensant être seule fautive pour avoir raté le premier rendez-vous.

Peut-être lira-t-elle ces lignes un jour ; alors elle saura combien il a pensé à elle. Ou bien quelqu'un connaît-il Kathleen — une jeune fille aux yeux bleus et tendres comme ceux d'un petit chat, aux cheveux châtains et dont la bouche vous déchire le cœur quand elle essaye de sourire et qu'elle échoue. Elle vit quelque part dans le monde, attendant l'été prochain afin de pouvoir tenir sa promesse, pleurant peut-être désespérément pour l'homme qu'elle aime.

(*Traduit de l'anglais*)

SOLUTIONS

VACANCES

N° 1 peut aller à Rhyl, Tenby, Bournemouth
„ 2 „ „ „ „ „ „
„ 3 „ „ „ Eastbourne, Bournemouth
„ 4 „ „ „ „ „
„ 5 „ „ „ Deal
„ 6 „ „ „ „ Dunfermline, Hull, Fort William.
„ 7 „ „ „ „ Dunfermline, Hull, Fort William.
„ 8 „ „ „ „ Dunfermline, Hull, Fort William.

Nos 1, 2, 3 et 4 passèrent donc leurs vacances à Bournemouth, et nos 5, 6, 7, et 8 à Deal.

LE MOTOCYCLISTE

Le motocycliste avait parcouru en deux jours, 54 et 45 kilomètres.

LES SEPT AMIS

Le restaurateur ne s'engageait à offrir un déjeuner gratuit à ses sept clients que tous les 420 jours ; 420 étant le plus petit commun multiple de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

LE FER A CHEVAL

Il s'agit de reproduire un fer à cheval semblable à celui-ci et d'obtenir sept morceaux en donnant deux coups de ciseaux. Il est naturellement « interdit » de plier le dessin.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Helen Hayes* (a) — 2) *La statue de la Liberté, à l'entrée du port de New-York* (b) — 3) *une tiare* (c) — 4) *Rommel* (d).

Nos lecteurs écrivent..

Egyptienne

● *Sentimentale à l'extrême, votre écriture révèle certains dons artistiques et une nature élevée. Vous êtes délicate et fine, mais peut-être un peu susceptible. Vous me paraissez sincère dans vos affections, disposée à oublier les fautes qu'on a eu envers vous et encline à avoir trop confiance dans votre entourage. Un peu plus de retenue serait désirable. Voici, pour vous faire plaisir, la dernière étude que je fais. J'espère que mes lecteurs ne m'importuneront plus désormais avec de pareilles demandes.*

Juriste en herbe

● *Si c'est dans une faculté française de droit que vous avez obtenu votre diplôme, je pense que celui-ci est valable dans n'importe quelle université, y compris celle du Caire.*

Raphaël

● *Ces querelles sont assez coutumières entre condisciples de classe. Mais je ne vois pas qu'il y ait là des raisons sérieuses pour couper toute relation avec vos camarades que vous aimez comme vous dites « fraternellement ». Au contraire, rien ne compte qu'une bonne amitié et il ne faudrait pas que de simples malentendus rompent à tout jamais l'harmonie de votre groupe. Faites vous-même le premier pas en vous montrant conciliant et compréhensif, et tout ira pour le mieux.*

Poupico le malheureux

● *Je comprends vos scrupules et la délicatesse de vos sentiments. Mais vos futurs beaux-parents comprennent très bien que la chance a tourné pour vous et ne vous en veulent sans doute pas de votre gêne momentanée. Tâchez de faire effort sur vous-même et de chercher un travail plus ou moins rémunérateur. En ce moment, les offres d'emploi ne manquent pas et je suis certain que vous pourrez arriver à vous débrouiller d'ici peu. Puisque votre fiancée nourrit envers vous une grande affection, elle vous attendra. Allons, courage et bonne chance !*

Coquette

● *Votre mari a bien raison, chère amie, puisque vous avouez vous-même que vous lui donnez toutes sortes de raisons d'être jaloux. Faites attention, la patience a des limites et votre mari pourrait se lasser de votre façon d'agir. Puisque vous l'aimez et ne pouvez envisager l'idée d'une séparation, pourquoi continuer à vous montrer aussi volage ? Il est grand temps de vous reprendre, croyez-moi, et de vous montrer docile envers votre époux. La naissance d'un enfant dans votre foyer mettrait fin à toutes vos dissensions conjugales.*

Indécis

● *Que voulez-vous que je vous dise, si vous n'arrivez pas vous-même à prendre une décision ? Certes, l'argent contribue à faire le bonheur, mais cela n'est pas tout, et entre deux femmes, dont j'aime l'une profondément, et dont l'autre ne m'attire que par sa dot, je n'hésiterai pas une seconde. Je choisirai la première, quitte à doubler d'efforts pour augmenter mes rentrées mensuelles.*

HORATIUS

DELASSONS-NOUS...

VACANCES....

Huit familles, habitant huit propriétés différentes dans la banlieue de Londres, décident de passer leurs vacances au bord de la mer. Pour certaines raisons privées, aucune des familles ne désire passer à travers les propriétés de ses sept autres voisins, ni à travers Londres elle-même. Chacune, au contraire, décide de s'arrêter à la première ville rencontrée (les villes sont désignées par trois petits points, tandis que les propriétés sont numérotées de 1 à 8).

Les familles n° 1, 2, 3 et 4 se sont arrangées pour passer leurs vacances dans la même ville, et il en fut de même des familles 5, 6, 7 et 8. Mais le second groupe de familles étant plutôt snob, décida d'aller à une ville où il sera impossible au premier groupe de parvenir. Trouvez ces deux villes.

PETITS PROBLEMES

LE MOTOCYCLISTE

Un motocycliste, de retour d'un voyage de deux jours, rencontre un ami.

— Combien de kilomètres as-tu parcouru ? demande ce dernier.

— Voici : le nombre de kilomètres que j'ai couverts hier était le même nombre que celui de la veille, mais avec les chiffres intervertis et la différence entre les deux nombres est le onzième de leur total.

Combien avait-il parcouru de kilomètres en deux jours ?

LES SEPT AMIS

Sept amis fréquentaient le même restaurant, mais le premier y déjeunait tous les jours ; le second, tous les deux jours ; le troisième, tous les trois jours et ainsi de suite ; le septième y déjeunant tous les sept jours.

Le propriétaire, ayant remarqué cela, leur déclara qu'il leur offrirait un déjeuner gratuit chaque fois qu'ils se trouveraient réunis tous les sept à table.

La chose arrivait-elle souvent ?

PROUESSES ARITHMETIQUES

Demandez à quelqu'un d'inscrire un nombre quelconque de trois chiffres. Puis de le renverser et de soustraire le plus petit nombre du plus grand. Le reste obtenu, faites renverser ce nombre et faites l'addition du reste et du reste renversé.

Vous réfléchissez un instant, et vous annoncez :

— Cela fait 1.089.

Exemple....	823	Renversé....	328
	328		
Reste......	495	Renversé....	594
	594		
Total....	1.089		

Ne recommencez pas deux fois l'expérience, car tout le monde comprendrait...

SAVIEZ-VOUS QUE...

Un animal préhistorique, le baluchitherium d'Asie Centrale, a eu sa statue dans un musée américain d'Histoire naturelle !

Cette statue est grandeur nature, et c'est le plus gros des monstres fossiles qui ait été reconstitué d'après des restes trouvés dans le désert de Gobi.

Ce monstre a la taille de deux éléphants réunis et ses pattes ont six pieds de long. Tout cela fait un monstre horrible plus haut que la plus grande des girafes vivant actuellement.

Malgré cet aspect redoutable, il ne faut pas croire que le baluchitherium souleva la terreur dans la région du désert de Gobi, qui était une plaine bien arrosée... car c'était un herbivore, végétarien convaincu !

•

On a calculé que l'on fume, annuellement, dans tous les pays du monde, 294 milliards de cigarettes, soit 805 millions par jour, 33 millions à l'heure, 559.000 par minute et 9.323 par seconde.

Mises bout à bout, les 294 milliards de cigarettes consommées annuellement feraient une longueur totale de 20.500.000 kilomètres, c'est-à-dire 500 fois le tour de la terre.

LES ANCIENS FUMAIENT

On croyait que l'habitude de fumer provenait de l'Amérique, où sur les monuments précolombiens on voit des bas-reliefs représentant des fumeurs. Pourtant, en présence de la quantité de tuyaux en terre cuite, en bois, en métal, trouvés en Angleterre, en Suisse, en Irlande, etc., certains archéologues inclinent à penser que nos ancêtres fumaient. Cette opinion se trouve appuyée par certain passage d'Hérodote qui affirme que les habitants des îles Aroxes, situées probablement sur le Volga, jettent dans le feu des fruits secs et en aspirent la fumée : ils obtiennent ainsi la même ivresse que les Grecs avec du vin. Pomponius Mela et Pline affirment le fait, en ajoutant que la fumée de certaines plantes guérit les maladies. Il y a loin, toutefois, de ces fumigations aux délicates productions de la Havane et de la régie française.

LE FER A CHEVAL

Couper d'abord les deux branches selon le dessin (premier coup de ciseaux). Puis, après les avoir disposées à côté du morceau de fer à cheval restant, couper selon le pointillé.

On obtiendra ainsi 7 morceaux en deux coups de ciseaux sans plier le dessin.

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Cette star de cinéma est plus que célèbre. C'est :*
   a) Helen Hayes
   b) Ingrid Bergman
   c) Greta Garbo
   d) Gaby Morlay

2. *Cette statue fameuse se trouve :*
   a) à Paris
   b) à New-York
   c) à Londres
   d) à Moscou

3. *Ce que porte Barbara Stanwyck sur la tête est :*
   a) une tibia
   b) une trivia
   c) une tiare
   d) une tiora

4. *Ce célèbre général allemand n'est autre que :*
   a) von Bock
   b) von Arnim
   c) von Kleist
   d) Rommel

LES « MOTS » DE CHAMFORT

« Le monde est un mauvais lieu que l'on avoue. »

•

« Je demandais à M. N... pourquoi il n'allait plus dans le monde ; il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

•

« Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des gens bien vêtus. »

•

« Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs, comme les enfants de l'amour sont les plus beaux. »

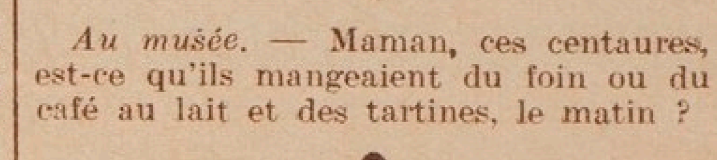
RIONS

— Un conducteur vient de mettre sur le marché une nouvelle automobile qui peut être démontée en pièces détachées en moins de dix minutes.

— On peut en faire autant avec n'importe quelle voiture. Il suffit d'appuyer sur l'accélérateur et de fermer les yeux.

•

Au musée. — Maman, ces centaures, est-ce qu'ils mangeaient du foin ou du café au lait et des tartines, le matin ?



— Je vous ai déjà donné mon autographe hier, dit le jeune artiste d'un air blasé à un jeune collectionneur.

— Oui, mais quand j'en aurai dix, je pourrai les échanger contre un autographe de Charlie Chaplin.

•

Le soldat Durand est incorrigible. Il sort tout débraillé, les chaussures mal cirées. Il rencontre son capitaine qui s'écrie :

— Vous n'avez pas honte de sortir comme cela ! Vous me ferez quinze jours de salle de police.

Quinze jours plus tard, Durand ressort, croise son capitaine et évite de le saluer...

— Depuis quand ne salue-t-on plus un supérieur ? demande l'officier.

— Ah ! ben, moi j'croyais comme ça qu'on était fâchés !...

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)